

mont des Ourses

Émilie Devèze



Prix l'Arganier
2026

Réserve
CDI

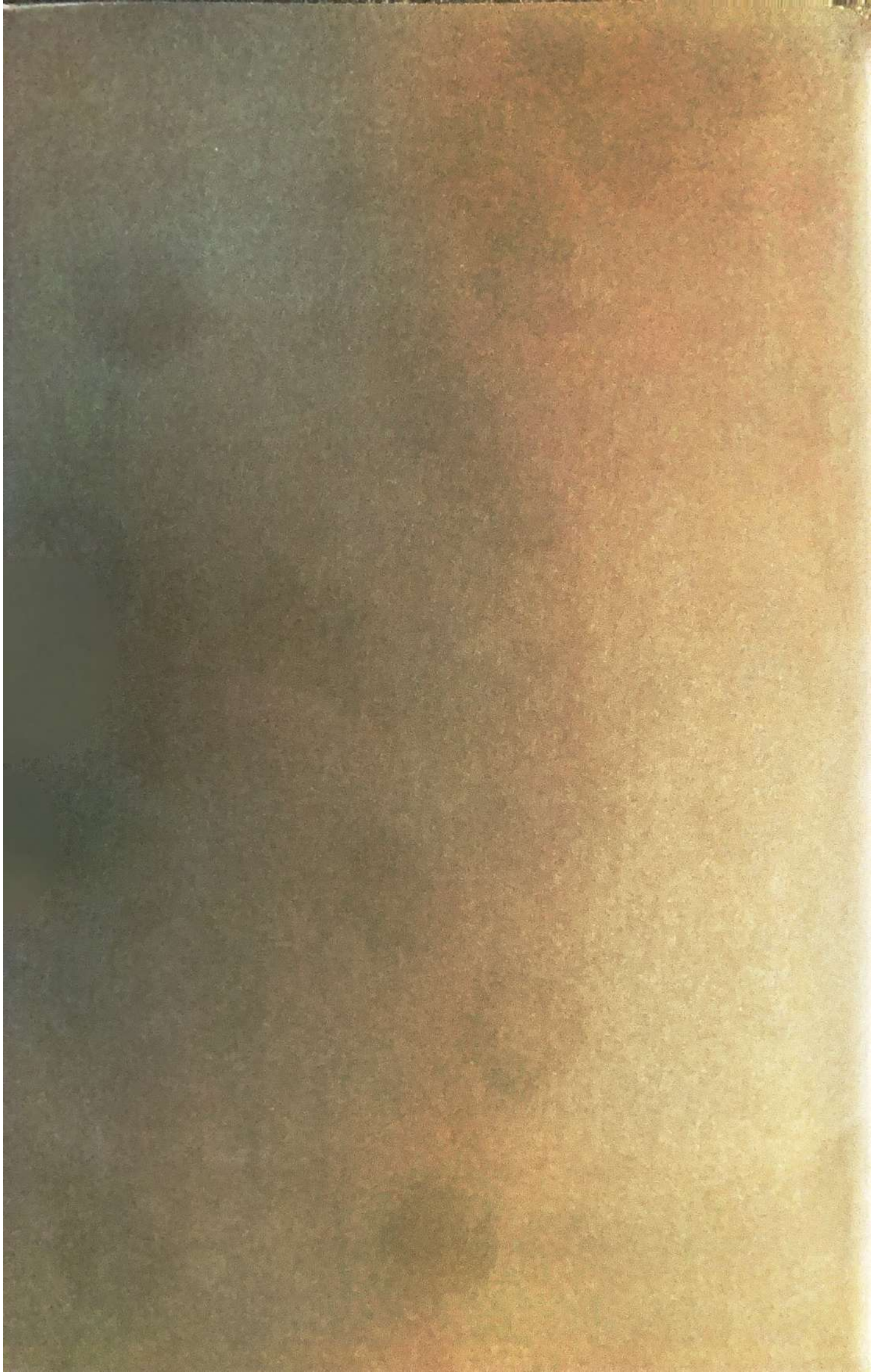
Lycée Victor Hugo Marrakech



13862







mont des Ourses



© Les Éditions du Sonneur

ISBN : 978-2-37385-315-5

Dépôt légal : janvier 2025

Illustration de couverture et conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

R DEV

mont des Ourses

Émilie Devèze

ex. 13862

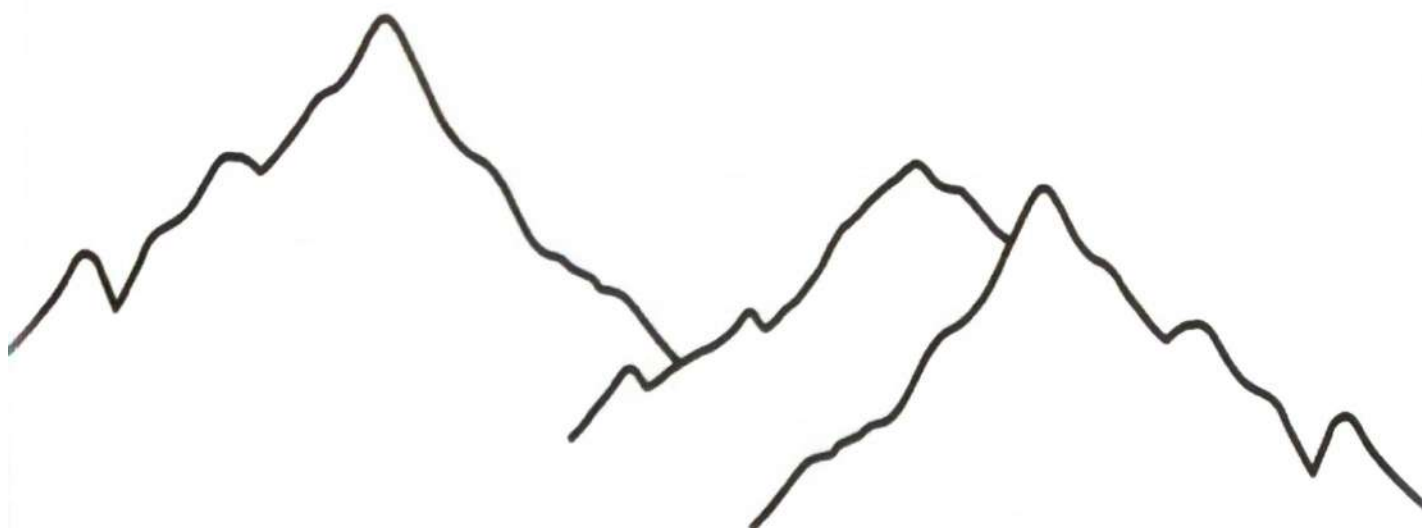




To my cubs.



Hazel s'entendait avec les bêtes. C'était de son âge, paraît-il.



LA MUTATION

Il était un village d'altitude. À moins d'y être né, on n'en connaissait pas l'existence. Acculé au fond d'une vallée en friche, ceinturé de montagnes forestières, il n'était accessible que par une route que la nature recolonisait peu à peu faute d'usage. Sous les crocus au printemps, sous les coquelicots l'été, sous les feuilles mortes l'automne, sous la neige l'hiver, la voie disparaissait. Les bêtes ne s'en méfiaient pas. Il n'y avait pas de danger à la traverser, pas d'obstacles à y creuser un terrier, aucune objection à y cacher des noisettes ou à y paître. Les réverbères dépourvus d'ampoule servaient de perchoirs aux corneilles.

Le village ne portait pas de nom. Il en avait eu un autrefois. « Cul-de-Sac » probablement. Peu à peu, l'appellation était tombée dans l'oubli. Aujourd'hui, ses habitants, qui n'avaient jamais voyagé, disaient « Ici ».

Ici était le seul endroit qu'ils connaissaient, cela ne prêtait pas à confusion.

Quand le gendarme Jean-Code apprit sa mutation, il chercha *Ici* sur une carte. Des heures durant, jusqu'aux tréfonds des plis de l'accordéon de papier, en vain. *Ici* n'était nulle part. Déboussolé, Jean-Code en eut des accès de rage. À baver partout, à s'arracher les cheveux, à déchirer son plan à toutes mains, à toutes dents. Finalement, il le mangea. Son obstination s'en trouva plus frustrée encore, il dut se procurer une nouvelle carte. Elle subit le même sort, comme des dizaines d'autres. Confettis, *minestrone*. Jean-Code sombra dans l'insomnie. Il digérait mal la cellulose et ces achats répétés contrariaient sa lésine. Ce comportement bien profitable pour les éditeurs ne résultait pas de leur seul calcul commercial. La disparition cartographique du village par leurs soins avait répondu à la constatation d'un chaos. Enclavé entre les cours d'eau, les montagnes et la frontière, l'exigu bourg se confondait avec les démarcations, les indications de relief. L'écheveau de tracés à cet endroit donnait lieu à de l'équivoque et à des retours désastreux de la clientèle, « on s'y perd ». Le slogan de l'entreprise « À première vue » prévalant contre tout, il avait eu raison du bled. L'élimination eut lieu par l'exécution d'un mémo adressé par les éditeurs à leurs graphistes, « gomez-nous ce trou ». Dans l'indifférence générale et au mépris de la subtilité des échelles, le vil-

lage avait donc disparu avec son nom et ses espoirs de visites. Rien d'étonnant qu'il fût tombé dans l'obscurantisme.

Jean-Code avait pour passe-temps les comptes à rebours : jusqu'à la solde, jusqu'à la fête de la sainte patronne et sa bringue consacrée, jusqu'à la retraite, parmi tant d'autres. Le soin quotidien qu'il apportait à leur mise à jour méticuleuse – effacement de la craie à la peau de chamois humide, traçage crissant de *J-* et de nombres alignés au cordeau – exprimait moins l'impatience que la dépression. Affecté par une existence dont il ne percevait que les désagréments, Jean-Code trompait le présent par le mirage des échéances, « j'en aurais fini ».

Sur le tableau noir au-dessus du lit du gendarme, le décompte était formel. La date du déménagement approchait. À ne pas trouver *Ici*, Jean-Code ne savait plus où il en était et peinait à faire bonne figure face à l'imminence du terme. Au moment de son pot de départ, il se plia au rituel du discours d'adieu. Droit comme les deux tiers d'*Ici*, il se frottait les mains pour neutraliser leur moiteur. Il témoigna sa déférence aux chefs qui lorgnaient la pendule et négligea ses subordonnés tout en restant évasif sur son nouveau poste. Il craignait que son égarement fût perceptible. Pour parer la curiosité de ses collègues sur sa

destination, il les invita au plus vite à s'approcher du buffet et à partager le verre de *l'amitié*. Le mot lui avait échappé. Personne dans l'auditoire n'était son ami. Jean-Code avait bien trop la hiérarchie à cœur pour s'ouvrir à l'affection. Son grade et la paternité étaient ses seuls pouvoirs sur la vie, il y tenait comme à ses prunelles. Les haleines chargées de tabac, de malt et d'anis lui souhaitèrent « bon temps », « bon vent », « bonne route ». Jean-Code avait envie de hurler « mais où, bon Dieu, où ? ». Ces vœux lui gâchèrent l'apéritif. Mini-quiches et mignardises lui restèrent sur l'estomac.

Il aurait pu demander des précisions au bureau des affectations militaires, mais il n'osait pas. Un tout nouvel officier de police judiciaire qui ne trouvait pas son point de chute ferait à coup sûr mauvaise impression. Son salut lui vint de l'adjudant de sa future brigade qui décrocha son téléphone, « enchanté, je compte sur vous mon vieux, hein ? Du discernement, hein ? Et pas d'alcool ! À *Ici*, la gnôle est traître comme une femme. Je passe vous prendre avec l'estafette lundi prochain, dix heures zéro zéro ? ». Jean-Code se ragaillardit. Les apparences seraient sauvées.

Hazel s'adressait peu à son père. En quatorze ans d'existence, elle n'avait pas acquis la latitude d'exprimer beau-

coup plus qu'*amen* et *merci*. Jean-Code situait la parole enfantine entre redondance – « instruction, innocence, plaintes, j'ai mon lot au boulot » – et cri. L'une et l'autre lui évoquaient les animaux. Cheval, poulain, poney, pur-sang, étalon, alezan, destrier, trotteur, canasson s'ébrouent, hennissent. « On s'en sort plus. »

Jean-Code considérait les enfants comme de la faune. S'il concédait à leur avantage quelques finitions plus soignées – leur potentiel de convenance et de propreté –, il n'en était pas moins persuadé qu'ils étaient loin de l'aboutissement de l'homme. Il ne disait pas adulte, il disait homme, avec un petit H, comme dans *apothéose*. Il aimait tout penser au masculin. Manche, crêpe, merci. Les épïcènes n'étaient pas de son goût. Son enfant femelle – une plaie qui avait tué sa mère en naissant – était presque un tabou. Pour minimiser sa présence bestiole, il lui montrait l'exemple du silence en ne lui parlant presque jamais. Il préférait pour elle les gestes. Un index raide, un torchon jeté au visage, une main haute, « toi! Chut! Zou! Gare! ». Il s'enorgueillissait de cette méthode qui faisait ses preuves. Il était au calme chez lui – Hazel souvent se décourageait à conférer avec le vide – et la gamine presque invisible obéissait en soldat.

Pourtant, à l'annonce du départ, la parole démangea l'adolescente, « donc, *grosso modo*, la bonne nouvelle, c'est qu'on va nulle part, mais au moins on sait comment ». Jean-Code avait horreur du langage des jeunes, ils mettaient de l'anglais partout. Il claqua sa fille. Elle laissa échapper sous l'impact « j'espère qu'il y a la mer ». La main de son père fit un aller-retour. Il n'en revenait pas qu'elle jouât la provocation. Cela devenait récurrent ces derniers temps, comme le sujet de la grande bleue. Récemment Jean-Code avait dû se déplacer jusqu'au collège par la faute d'une professeure insistante qui organisait un séjour sur le littoral. Dans un premier temps, il avait barré d'un « non » en capitales le descriptif du voyage collé dans le carnet de correspondance. N'ayant pas goûté son ton, l'enseignante avait riposté par un « pourquoi ? » du même acabit. L'encre rouge de la profession ajoutait un soupçon d'autorité à l'irrévérence et avait piqué Jean-Code au vif. Il s'était rendu au bahut en tenue d'apparat – képi, vareuse, arme – sans s'annoncer. Il voulait s'assurer qu'après la surprise de sa prestation, la discussion serait bien close. Il ne se dérangeait pas pour rien. Interrompant la classe au mépris de toute éducation, il avait justifié sa décision par la calomnie, « Hazel dégurgitante en car, Hazel junkie du sel iodé, Hazel somnambule incontrôlable, Hazel acnéique à la

carnation mate que nul ne voudrait voir plus boucanée ». Cette trahison lui évitait de vulgariser sa philosophie, « les leçons à l'école, la mer aux poissons, chacun chez soi et les moutons seront bien gardés. Ma fille voyagera pour ses noces si j'arrive à la marier, ça ira bien comme ça ». Il avait conclu « me suis-je bien fait comprendre ? » en époussetant ses épaulettes. La professeure, navrée par la scène, avait trouvé matière à pédagogie et osé « question rhétorique, je suppose ». Désarçonné, Jean-Code avait claqué des talons – sa seule figure de style – et quitté la classe sans un regard pour Hazel au premier rang. Écarlate de honte devant ses camarades. Des hontes, elle en avait tout un catalogue.

Ici ou ailleurs, finalement, ça n'allait pas changer grand-chose. Hazel en avait connu des brigades ceintes de remparts comme autant de prisons. La vie s'y refermait sur elle-même, commandée par les hommes et leurs règlements à tout-va. Pour les fils à linge, les poubelles, le ménage des paliers, les invitations. Une compensation à la désobéissance générale extorquée aux familles. Jean-Code astreignait sa fille à ce vase clos. Il la modelait casanière et domestique, docile, polie et absurde, « attrape la croquette et souris ». Il la coiffait matin et soir telle une caniche à concours, « que rien ne dépasse ». Il l'entraînait

à ne courir ni les boutiques, ni le sexe opposé, ni aucun risque. De même les jeux étaient soumis à sa censure. Le tourniquet qui amusait tant Hazel n'y échappait pas. Quand il s'emballait comme un manège conduit par des juments de bois folles, la gamine s'y laissait gagner par l'abandon. Elle gardait les yeux ouverts, mais voyait bien autre chose que ce qui l'entourait. Les images de tendresse s'entremêlaient : ses nounous, toutes virées par Jean-Code pour leur affection – « Hazel, petite croqueuse de légumes, on devrait t'appeler Croque-au-Sel » – ou pour leurs confidences – « ta mère avant de mourir a dit "Hazel, ma noisette, ma couleur, mon fruit, défends-toi de l'amer-ume" » –, ses maîtresses d'école – « tu brilles » –, la maraîchère – « prends donc un abricot, une pomme, des cerises ». Ces visions d'aquarelles et de pastels doux se diluaient dans la vitesse. La tête en arrière, les idées troubles, Hazel voulait que rien n'arrêtât le vertige. Mais le lasso de Jean-Code était partout. Il mettait fin à la cavale giratoire en tirant sur ses tresses, « tiens-toi bien ». Avec du maintien, c'est comme ça que Jean-Code voyait les choses. Il avait d'autres chats à fouetter que les émotions de sa fille.

Expert en dernier mot qui vaut butin, Jean-Code tonitrua après les claques, « oublie la mer, Ici c'est la montagne, va

te débarbouiller avant le dîner ». Cet homme borné dans sa raison n'était pas sans paradoxe, il croyait aux miracles du savon. Comme si la toilette pouvait faire disparaître les armoiries d'une chevalière estampées dans la chair d'une enfant.

Au creux du lavabo fendu qui se remplissait d'eau tiède, Hazel voyait des flots. Elle les salait de tourment, les agitant de rage. Le ressac au bruit de gifles rendait coup pour coup. Battue comme une falaise, l'autorité de son père était bravée. La voracité d'une squaloïde ou de la bonde argentée appelait à l'oubli les coups de sang. La douleur de l'allégeance au tyran se délayait dans les camaïeux du tourbillon liquide.



PAR ICI

Au téléphone, l'adjudant avait décrit l'appartement de fonction, « bidet, chiottes, débarras. Chauffage au mazout, carrelage-fromage de tête, papier peint. Chaises (2), lit, table. Pratique ». Jean-Code était enchanté. La concision toute militaire de son supérieur annonçait son professionnalisme. Le logement meublé sans nécessité de bricolage prémunissait Jean-Code contre les périls du lexique, « cruciforme et crucifié sont de la même famille, on m'enlèvera pas de l'idée que c'est suspect ». Cet équipement, bien que spartiate, permettrait à Jean-Code de vendre son mobilier avant de partir et de se faire un bon paquet d'argent. Il avait pour projet d'avenir l'économie mesquine, « la morveuse n'a pas besoin d'un pupitre ».

De fait, le matin du déménagement, l'estafette était loin d'être pleine. Hazel avait rassemblé dans une valise le pas-grand-chose qu'elle possédait – des vêtements, ses affai-

res d'école. Ses quelques jouets avaient depuis longtemps disparu. Jean-Code, qui ne savait plus être civil, voyageait en soldat. Il avait une cantine marquée à son matricule. La malle de métal contenait ses uniformes de rechange pliés à l'équerre, des habits pour les jours de repos – bleus pour éviter le dépaysement – et des photos souvenirs : homicides, carambolages, pendaïsons.

Jean-Code n'ayant mentionné que son barda, l'adjudant s'étonna de l'existence d'Hazel, « c'est à vous ce bout ? », et encore, « moi aussi j'ai un clébard. Faudra lui trouver un panier. Moi, je le fais dormir dehors ». Jean-Code sut qu'ils allaient s'entendre, ils voyaient les choses pareilles, « kif-kif bourricot ».

Hazel s'installa sur la banquette arrière du véhicule. Elle posa sa tête sur la tablette qui servait à la rédaction des PV. Le bruit de tôle de l'estafette, entre gouttière et boîte de conserve, l'assourdit. Elle somnola tout le trajet.

Les toits d'Ici se profilaient quand l'adjudant pila, « merde des terroristes ! ». Il se reprit vite, « au temps pour moi ». Trois daines en travers de la route fixaient les gendarmes, l'air ébahi. À cette heure-là de la journée, il ne passait que des laies. Des belettes parfois aussi. Ce qui n'empêchait pas les daines de brouter. Leurs oreilles avaient pivoté vers le

ronron du moteur qui tournait au ralenti. Leurs truffes humides ne reconnaissaient aucun prédateur. Les pneus avaient le même relent fumé que l'herbe qui sortait du bitume. Les daines en raffolaient. Elles battaient des cils pour chasser les mouches, de la queue par réflexe. Jean-Code n'en revenait pas de tant d'audace.

Il passa la tête à la fenêtre et cria « obstruction de la voie publique et racolage ! ». Il avait la main sur la gâchette. Son supérieur le reprit, « d'abord *Mesdames, bonjour*, on tire après. Je suis de la vieille école ». Il ajouta, « et pour tirer les vaches, permis obligatoire ». L'adjudant n'était pas physiologiste.

Jean-Code fit pénitence, « bien reçu, mon Adjudant, à vos ordres, mon Adjudant, affirmatif, mon Adjudant ». Lequel se mit à rire, « je vous bizute, mon vieux ! Allez-y, mais tirez en l'air, sinon on est bon pour un constat. Et moi, la paperasse... ».

La détonation vida la route et réveilla les arbres. Les bosquets alentour vaporisèrent des palombes, des faisanes et des moinelles. L'écho dans la montagne répéta le coup de feu sans sommation. Hazel profita du boucan pour sortir de l'estafette. Les hommes s'étant octroyé la voie libre, ils repartirent sans s'apercevoir de la disparition de la gamine. Dix minutes plus tard, l'adjudant faisait visiter les locaux

à son adjoint. Il ne manquait à son attitude de paon qu'une femelle et des plumes.

Qu'il était bon pour Hazel de respirer l'air frais, de sentir les pissenlits lui chatouiller les chevilles. Elle marcha en direction d'*Ici*. À défaut de panneau, elle suivait les herbes aplaties par le passage du véhicule. La nature autour d'elle se taisait. On observait la demoiselle en silence depuis les fourrés, les taillis, les arbustes, les conifères, les cimes et le ciel. Le dérangement créé par son père avait mis les bêtes aux aguets.

Elle entendit des frémissements sur le bas-côté. Elle pensa à des hérissonnes en fin de sieste, à des vipères embusquées. Elle s'approcha. Une grande femme était cul par-dessus tête.

« – Besoin d'aide ?

– Deux branches me feraient des béquilles. »

Un arbre fendu par la foudre fournit le nécessaire. La femme cala les branches sous ses aisselles et se redressa. Elle boitait et son front bardé de rides saignait. Ses cheveux gris volaient au vent, comme les aigles au-dessus d'elle.

« – Ma ponette a été effrayée par les poulets. Elle a cabré, m'a fichue par terre et s'est enfuie.

– Elle va se perdre ?

– Non, elle sait ce qu'elle a à faire, elle reviendra quand elle aura fini.

– Tu habites *Ici*?

– C'est bien la seule raison d'y être. J'habite dans l'impasse. Et toi, tu sors d'où?

– De l'estafette. Je suis la fille du nouveau gendarme.

– Ce n'est pas de veine, tu seras détestée par tous. Ce n'est pas de ta faute. Les gens d'*Ici* sont comme ça. »

Hazel haussa les épaules. D'affectation en affectation, c'était toujours la même histoire de pestiférés, « je m'y ferai ». Sur la réserve, la vieille concéda un demi-sourire. Il suffit à lui donner un air radieux. Elle tendit sa large main, « Ursula ». Hazel, latiniste de la pause méridienne – stratégie linguistique pour raccourcir les temps de brimades post-cantine – pensa à la constellation. La femme perçut dans le regard de la gamine la profondeur de l'astronomie, « tu ne crois pas si bien dire ».

Ici s'articulait autour d'une place. Les commerces étaient établis à sa bordure et ne désemplissaient pas. Coutellerie, armurerie, débit de boissons, supérette. Les habitants du village – tous cousins, 184 au dernier recensement – s'y pressaient chaque jour. La soif et l'impératif des emplettes de première nécessité n'étaient pas les seuls motifs

de cette fréquentation. Le folklore récréatif s'y pratiquait aussi. Le soir, les athlètes du colportage de ragots rivalisaient de prouesses avec ceux des tournois de morpion. Le conseiller aux sports rêvait pour *Ici* d'un titre olympique dans les disciplines. Au centre de la place trônait une fontaine taillée dans un immense tronc de chêne évidé. D'un bec de métal, de l'eau de source jaillissait en continu. Les maisons avaient le même confort au robinet, on ne faisait usage de la fontaine que pour dessaler le jambon. Une trentaine de moignons de porc dépassaient du bassin de réception. Cousin-Vieux se tenait à côté. Il ne décolérait pas de vieillir. Son unique dent ne retenait ni sa rogne ni ses postillons. Tant de hargne et de gencives inoffensives en faisaient le gardien parfait de la charcuterie. Il donnait volontiers des coups de canne aux bêtes attirées par l'odeur de la cochonnaille, « fille de pute, fouine, teigne ». *Ici*, village fleuri.

En périphérie du centre-ville, en arc de cercle, s'éri-geaient des maisons. Au-delà, des fermes porcines et une conserverie. Partout des grappes de mouches, des émanations de vinaigre et de purin. La disposition circulaire facilitait les rondes du Cousin-Vigile qui n'avait pas pour lui le sens de l'orientation. Quand il faisait son rapport, il disait « tout tourne rond » et ses collègues lui tapaient sur

l'épaule, « toujours le mot pour rire ». La gendarmerie était excentrée au possible et adossée à l'ubac de la montagne dite *mont des Ourses*. L'éloignement et l'ombre avaient semblé appropriés à l'omertà du patelin. Les Cousins ne tenaient ni à partager leurs secrets ni à se plier à une autorité exogène. Les étrangers – surtout ceux qui avaient une mission de police – pouvaient faire ce qu'ils voulaient tant qu'ils regardaient ailleurs. À *Ici*, on avait ses mœurs, ses codes, ses procédures et un mode taiseux avec les extérieurs, « les différends se règlent en famille, sans mêler les gendarmes ». Du reste, ça n'était un mystère pour personne – si ce n'était pour les concernés eux-mêmes –, l'armée envoyait à *Ici* ses bras cassés. Les rescapés de la fonction, les blessés de l'ingratitude, les erreurs de casting, « les eunuques » comme on disait dans le jargon militaire. « La crème de la crème » gloussait-on en haut lieu.

L'affectation de Jean-Code venait de faire doubler l'effectif de la brigade. Il confia sa déception, « n'être le chef de personne, c'est frustrant ». L'adjudant le rassura, « vous oubliez nos mouflets ! ». Son chien Fauve croupissait sur un terrain défoncé, à l'arrière du bâtiment. Près de la niche piteuse, une cuve à mazout qui avait taché les déblais d'une fosse inachevée diffusait ses relents. La fange imbibait le sol dans lequel rien ne poussait. La fenêtre de la

chambre d'Hazel donnait sur ce gâchis. Enfant et chien étaient claustrés dans la pénombre. Sans l'indice du lampadaire au crépuscule, ils auraient peiné à distinguer la vie de la mort, le jour de la nuit.



LES INNOCENTS

Hazel s'ennuya aussitôt. Le temps était maussade, il pleuvait presque en continu. Le portail d'Ursula – de bois massif, gravé de menaces et d'insultes, « meurs! Femme seule! » – était souvent clos. Derrière, des oies vigiles cacardaient à pleine gorge pour décourager les intrus. Les volets entrebâillés des voisins laissaient échapper leurs voix désincarnées et concierges, « dégage merdeuse, la folle et son canasson sont en enfer ». Hazel obéissait à la sommation des meurtrières sans demander son reste.

Quand Ursula était là, elle associait la petite à sa tâche en cours. Cueillir, équeuter, écosser, écaler, trier, desseller, façonner, pétrir. Ursula se mettait derrière Hazel, qui se laissait infuser par cette enveloppe charnelle et chaude. Se passant de mots, la femme prenait les jeunes mains dans les siennes pour leur enseigner ses gestes. Striées et douces à l'intérieur, parcheminées dessus. Sa peau lâche ressemblait au lait bouilli des flans qu'elle cuisait, ses articulations

boursofflées et durcies par l'arthrite aux gousses des aulx qu'elle tressait.

Les Cousins-Enfants du village n'avaient rien d'avenant. Ils caquetaient sur le passage d'Hazel, lançaient des graviers dans sa direction. Un jour, un Cousin-Garçon l'approcha pour lui proposer de jouer avec des crapauds, « tu les fais fumer et ils éclatent ». Mue par l'épouvante, Hazel s'enfuit. Le soir à table, elle s'épancha, espérant qu'à titre exceptionnel son père la dispenserait de viande. D'une grande pudeur, toujours elle endurait comme son propre supplice le spectacle et la popote de l'écorchement. Elle n'avait pas usurpé son surnom, *Croque-au-Sel*. Jean-Code, teint tartare, sortit de ses gonds. Ses poings frappèrent la table, les assiettes se soulevèrent, « je t'interdis de sortir, tu m'entends ? ». Hazel rapetissa sur sa chaise. Imbu d'ascendant, son père explosa encore, « le débat est clos. Le tabagisme c'est dégueulasse, avale tes abats et sauce-moi la béchamel ».

Hazel passait son temps avec Fauve, abritée de la pluie par l'auvent de la niche. Toujours attaché, le chien se plaignait de sa vie d'entraves. Quand la gamine s'asseyait près de lui, il gémissait moins. Parfois, il posait sa tête sur l'épaule de son alter ego. De loin, on aurait dit des siamois.

L'adjudant s'attendrissait de ce spectacle, « si ça se trouve, un jour, ils nous feront des petits ».

En altitude, des rapaces patrouillaient au-dessus du pont des Truites. Ils faisaient des cercles sans quitter des yeux le torrent qui avait rosi. Sur la tête du pont crépie de fientes blanchâtres, une buse s'était postée dans la même vigilance. Du haut de son affût, elle cogitait. Les cadavres rejetés par le courant – un homme et une femme aux loques tachées de sang – étaient à l'évidence trop lourds pour elle. À ras de charogne, des fourmis étaient à l'œuvre. Leurs colonnes sortaient de terre pour ronger les victimes. Des mouches vrombissantes pondaient dans les plaies. La présence de ces nécrophages révélait ce que personne au village encore ne savait. Un double meurtre avait eu lieu.

Quelques semaines plus tard, les os étaient sans chair. Nettoyés par les becs, les groins, les mandibules et les crocs. Il ne restait que la charpente dispersée de deux vies humaines, rincée par les eaux du courant.

Le chien de Cousin-Berger qui se désaltérait au ruisseau donna l'alerte. Son maître rendit compte de la découverte au maire, « j'ai trouvé la mort, deux fois ». Les hommes échangèrent un regard d'effroi. Deux des leurs avaient peut-être pris du plomb dans la tête. Cousin-Maire con-

voqua ses administrés. Il les compta. Il n'en manquait qu'un. « Ça n'a pas de sens » jugea Cousin-Vigile. La vieille Ursula demanda la parole, l'élu la lui refusa. Il recompta. Ça ne tombait jamais pile, « bougre de science ». Il fit apporter de la peinture blanche. Chaque cousin compté trempa sa tête dans le bidon. Cousin-Maire y voyait enfin clair. Il atteint 182. Il ne restait plus qu'Ursula et lui. Il la pointa, « 183 », puis désigna l'acrylique. Elle refusa, « tête de lard, c'est toi que tu oublies de compter depuis le début ». L'assemblée de têtes blanches s'esclaffa. Cousin-Maire plongea sa bobine dans la peinture, « histoire d'être bien sûr ».

Les gendarmes furent prévenus, « marre des étrangers qui n'ont rien à faire sur la commune et qui laissent traîner leurs restes ». L'adjudant envoya Jean-Code sur la scène de crime, « pas de zèle, mon vieux. Évitons-nous la paperasse... ».

Jean-Code lui aussi aurait préféré déléguer. Ce genre de responsabilités n'apportait que des ennuis. Il avait passé l'examen d'officier de police judiciaire pour faire monter sa solde et son autorité dans la chaîne de commandement, pas pour prendre des risques et éponger le sang. Il attendit d'être en liaison radio avec l'adjudant pour se délester de ses inquiétudes. En conduisant, il prit conseil auprès de son supérieur sous couvert d'initiatives, « je fais des pho-

tos, mon Adjudant ? Je relève des empreintes, mon Adjudant ? J'interroge les voisins, mon Adjudant ? ». Sa tâche s'avéra limitée. Au pont des Truites, il était au milieu de nulle part et la boue de la rive avait déjà moulé toutes sortes de pattes. Jean-Code ouvrit l'arrière de l'estafette. Il en sortit un carton vide et des bottes de pêcheur. Il gagna le bord de la rivière et collecta les os restants, les lambeaux d'habits et les chaussures. Il procéda avec soin. Étiqueta les os « os », les millésima. Il était méticuleux malgré les haut-le-cœur. Tout cela n'était pas bien propre.

Quand il revint à son véhicule, une ourse était montée dedans, « oh un ours ! ». La bête avait senti les appâts – larves, boulettes de mie – que le gendarme avait apportés. Il s'était imaginé après ses prélèvements prendre le temps de pêcher, « à y être, autant profiter de l'éclaircie ». L'ourse avait dévoré les amorces puis s'était vautrée dans le coffre. Jean-Code voulut y voir un autre signe que l'appétit, « pas de fumée sans crapaud, l'ours n'est pas là par hasard ». Il l'embarqua, « mon Adjudant, je tiens le coupable ».

Jean-Code cuisina l'ourse toute l'après-midi. Il rédigea le PV d'interrogatoire sur l'unique machine à écrire. L'adjudant l'avait pourtant mis à l'aise, « vous n'êtes pas obligé de vous embêter avec ça », puis, « n'allez pas gâcher un

carbone, je parie que l'animal ne sait pas lire ». Jean-Code tapait des questions sisyphéennes, allait à la ligne au *ding* de la Remington, puis ajoutait *niet* pour les réponses. L'ourse, somnolente à cette heure de la journée, gardait le silence. Jean-Code était mortifié par cet aplomb. Il riposta par une mise en cellule, « bourrique ». La bête mastiqua la couverture douteuse et but dans les toilettes. Le gendarme baissa le chauffage pour la mettre sous pression. Elle gonfla son poil.

Quand la faim gagna la plantigrade, elle se mit à gratter la porte et la lucarne. Elle grogna un peu. Jean-Code éteignit la lumière, « bas les pattes et pionce, tu finiras bien par te trahir dans ton sommeil ». L'ignorant pensait que l'absence de jour suffisait à imiter la nuit : son abandon, ses étoiles, ses senteurs et ses brouhahas nocturnes – grillonnes métronomes et hulottes essoufflées. L'ourse ne se méprit pas et redoubla d'énergie. Elle persévéra dans la manifestation du tocsin de son appétit. Elle se dressait en monument, assortissait sa posture d'un *crescendo* de grognements et faisait trembler les murs. Jean-Code se moquait sans retenue, « tu feras moins de grabuge une fois pendue, chair à tapis ».

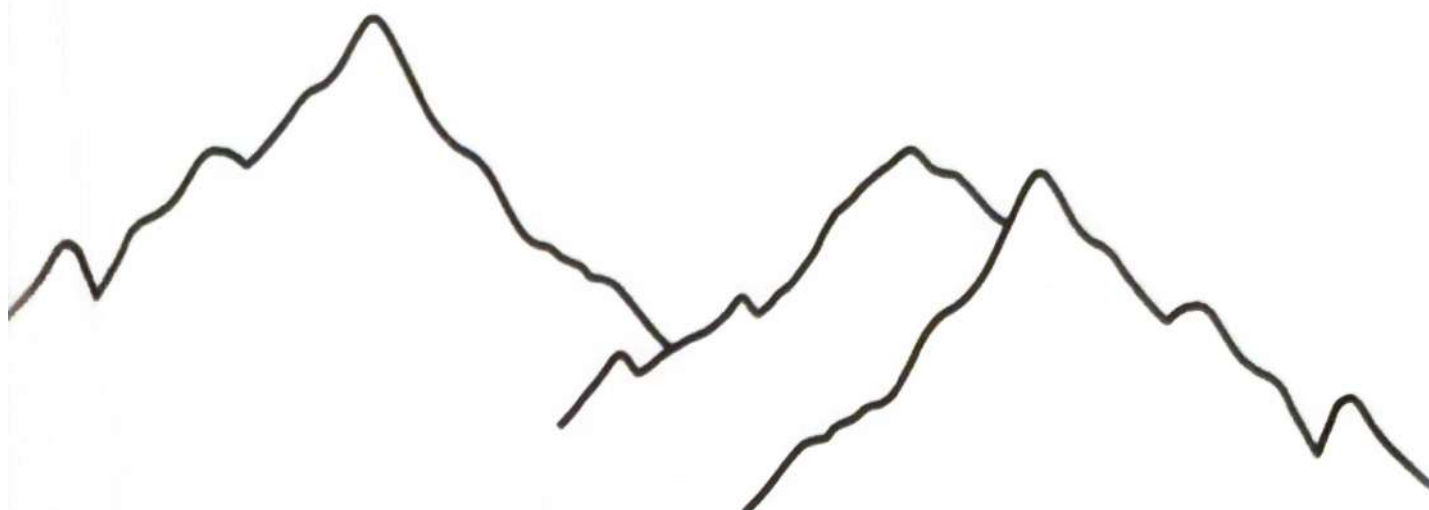
L'adjudant, que les cris empêchaient de lire l'annuaire, « Cousin, Cousin, Cousin... », perdit patience. Il tendit son

bottin, « mon vieux, je me surprends à devoir vous l'apprendre : quand l'invité récalcitre, on le tabasse. Bon Dieu, prenez les mesures qui s'imposent ! ». Jean-Code, contrit, se chercha des excuses « deux bons mètres, trois ou quatre quintaux, mon Adjudant ». Il envisagea alors l'emploi d'un escabeau, mais renonça, « et si je chute ? ». Hazel, qui entendait tout depuis sa chambre située au-dessus de la cellule, fit irruption dans le bureau. Elle avait tartiné de miel une demi-baguette, « je peux voir l'ourse ? ». Au stimulus de la demande de sa fille, Jean-Code rétorqua « négatif », mais l'ourse à l'odorat puissant appela la nourriture si fort qu'elle couvrit sa voix. L'interdiction rendue inaudible perdit sa fonction d'obstacle. Hazel ouvrit le guichet de la porte de la cellule qui était à la hauteur de ses yeux. Elle y glissa le sandwich sucré. L'animale se jeta dessus et l'engloutit. Elle lécha les miettes sur le sol puis fixa sa bienfaitrice.

La gamine lui fit un signe. La lumière du couloir projeta sur le mur du fond de la cellule l'ombre de son geste. La silhouette attira l'attention de l'ourse. Hazel noua alors ses mains, *Oiselle qui s'envole, Jument qui parcourt les plaines, Chatte qui fait le gros dos*. L'adolescente était de toutes les espèces quand ses menottes s'animaient. L'ourse ne perdait pas des yeux les ombres chinoises qui prenaient vie. Elle levait parfois la patte pour tenter de saisir *Chenille qui*

se déploie papillonne, Chauve-souris qui habite la nuit. Les fissures du mur devenaient vague ou chemin, les traces de moisissures nuage ou dune. Louve qui tend sa truffe à la lune, Pélicane qui déglutit le fretin, Saumone qui vire dans l'écume, Chienne à la colonne souple qui se lèche le cul, Lézarde qui se duplique en cédant sa queue, Héronne qui se reflète dans l'eau, Perruche, Rate, Pintade, Phoquesse qui s'ébroue, Renarde qui surprend la lapine, Lémurienne qui enfonce son doigt dans le fruit, Maquerelle qui contourne le filet, Génisse qui tâtonne, Bufflonne, Cigogne, Caille qui gratte la terre de son enclos, Crapaude qui sursaute, Mule qui s'entête, Dinde, Chevrete, Raie qui se blottit en isocèle, Éléphante qui se désaltère, Cane, Paonne, Oie qui poursuit, Morue qui frétille, Faisane qui fuit le fusil, Hase qui se prend au piège, Truie, Autruche, Bécasse, Guenon qui s'épouille, Tigresse qui se baigne, Brebis qui allaite son petit, Moinelle qui extrait une asticote, Vache qui s'échappe de l'abattoir, Furette qui vole une clé Allen, Souris qui troue la mie, Grenouille qui gobe une larve, Loutre qui dérive, Merlette, Grue, Orque, Abeille qui zigzague dans les vignes, Levrette qui se refuse, Chouette qui épie minuit, Manchotte qui patine sur la banquise, Pigeonne qui constelle le pavé, Moule qui s'ouvre, Turbotte qui agonise à l'hameçon, Ânesse qui trot-tine, Méduse qui pulse, Couleuvre qui mue.

L'ourse se retourna vers Hazel qui avait assagi ses mains. La faune d'ombres évanouie, il n'y avait plus qu'elles deux. Leurs yeux bruns se mélangèrent. La gamine, qui avait coutume d'observer son père pour l'interpréter – ses façons de se raser pressé, d'attendrir sa viande rancunier, de marcher contrarié, de desserrer sa cravate assouvi –, fit de même avec l'ourse. Elle scruta la trémulation de sa musculature sous le poil épais, la tension dans ses griffes, l'effervescence de son museau. Une conversation muette eut lieu dans cet échange d'incompréhensions. D'une part « que veux-tu me dire ? Qu'attends-tu de moi ? ». De l'autre « qu'est-ce que ce prédateur qui me prive de ma montagne ? Que me veut-il s'il ne me mange pas ? D'où viennent tes bêtes noires ? ». Elles s'épanchèrent dans le silence et le reflet. Hazel comprit que l'ourse était innocente et l'amont du pont des Truites le seul moyen de le prouver. Elle devait gravir le mont des Ourses.



DÉTOURNEMENT

Ursula ne faisait pas étalage de son érudition. Pourtant, elle connaissait le mont des Ourses comme le fond de sa poche. Ses crêtes, ses surplombs, ses vallonnements, la faune qui les peuplait n'avaient pas de secrets pour elle. Elle sublimait les vertus des baies, des herbes et des champignons, se dérobaient à leur poison. Initiée par sa mère à cet art de la patience et de l'observation, Ursula grimpait jusqu'aux cimes pour cultiver un savoir qui ne lui avait jamais valu que la méfiance et le rejet, « ne faut-il pas être folle pour traîner là-haut ? ». Les habitants d'*Ici* n'auraient prétendu aux sommets pour rien au monde. La forêt qui recouvrait les versants de tous bords avait une réputation tragique de disparitions. Les Cousins n'imaginaient pas qu'on pût vouloir quitter le village. « *Ici* repose » – l'une de ses devises – était son meilleur argument. On y était tranquille. Aussi, chaque départ qui n'était pas suivi de l'envoi d'une carte postale – « ciao, adieu, à jamais » – était vécu

comme une agression. On se perdait alors en hypothèses, « terroristes qui atomisent » selon l'adjudant, « sorcières qui pétrifient » selon le maire. Ceux des Cousins qui avaient la propriété à cœur penchaient pour l'enlèvement et accusaient l'objet de leur phobie héréditaire, « un esprit malin ». Les plus sulfureux – Cousin-Vigneron en tête – préféraient, eux, la théorie de l'écharonnement torride narrée comme de juste au coin du feu, « une horde de hyènes en chaleur ». Toujours était-il que pour éviter le pire, on restait à portée de fusil du village, sinon « une mauvaise rencontre et pfruit, disparu ». Les Cousins-Chasseurs eux-mêmes ne montaient jamais très haut en altitude, quitte à tirer des brebis en enclos. Au grand dam des Cousins-Bergers qui, malgré l'inconvénient de voir leurs bêtes mourir, ne voulaient pas se hasarder trop loin non plus. Au bout des champs et des prés, une ligne de mélèzes servait de démarcation. Au-delà, tout n'était que menace : la source du torrent qu'on disait violente, la frontière qu'on disait poreuse, le mont des Ourses qu'on disait charnier. C'était là qu'Hazel avait l'intention de se rendre. Elle demanda à Ursula de lui indiquer le chemin.

La vieille se montra réticente. Un itinéraire de montagne – mouvance au cœur du végétal, des vies animales et de l'inorganique – ne se révélait qu'en confiance. L'enjeu était

de taille, au-delà des seuls sommets. Ursula ne voulait pas sacrifier à la convoitise et l'indiscrétion ce territoire aux facultés clandestines. Elle en vint au compromis intérieur de mettre d'abord à l'épreuve la probité d'Hazel. Elle demanda à l'adolescente de lui rendre service.

Faute d'être reconnue pour ses soins, Ursula gagnait de quoi vivre en déchargeant les gens de leurs petits encombrants : les bouquins, les nippes, les vieilles chaussures, les chatons tout juste nés, « les gens pensent qu'il ne faut jamais avoir plus de chats que de souris ». Contre quelques pièces, elle grimpait loin en forêt et s'en débarrassait. Boiteuse depuis son accident de ponette, elle hésitait à braver les torsions du sol causées par l'abondance des pluies. Or, on venait de lui laisser une portée qui piaillait dans une boîte en carton, « une mère, des tétons ! ». Elle montra les jeunes chattes à Hazel, « je vais t'indiquer un endroit, là tu te débarrasseras d'elles. Quand tu auras fini, tu reviendras et le chemin du mont des Ourses sera le tien ». Elle donna pour consignes, « mets les petites dans le lit du torrent, sois indulgente et maline. Si tu me mens, la montagne me le dira ». La complicité d'Ursula avec le massif intrigua plus Hazel qu'elle ne l'inquiéta, « je connais pire ». La vieille attrapa les chatonnes par la peau du cou. Les yeux mi-clos, elles ne voyaient pas le doux visage de

leur bourreau. Ursula les mit dans une besace qu'elle tendit à Hazel, « je te fais confiance, tu sauras quoi faire ». Le sac miaulait comme l'estomac d'un loup de conte.

Dans les cavées, dans les sentiers escarpés, de saut de pierre en saut de pierre, la besace de cuir battait le ventre d'Hazel qui sentait la chaleur des nourrissonnes contre elle. Elles ne braillaient plus, bercées ou étourdies par le pas de la gamine qui se pressait au secours de l'ourse, mais qui rêvait de reculer, « les petites se taisent déjà, que demander de plus ? ». Le chemin parcouru ensemble, les respirations calées à l'unisson, les odeurs partagées de la forêt les liaient doucement.

Hazel arriva au torrent. Nourri par l'abondance de pluies, il serpentait et dévalait en remous au-dessus des pierres érodées qui traversaient son lit. Des mousses et des herbes assistaient langoureuses au tumulte depuis la bordure. Un arbre bossu infusait ses branches ballantes dans l'écume, comme pour sonder sa température ou apprécier son goût. À force d'éclaboussures, une mare s'était formée dans un creux du terrain. Hazel s'en approcha. Le trou d'eau paisible était moins inquiétant que le tonitruant ruisseau. Elle cueillit une brindille et l'y trempa. Un rond se dessina à la surface, puis plusieurs, s'élargissant. La propagation des

encyclies témoignait de la force potentielle d'un impact unique, aussi doux soit-il.

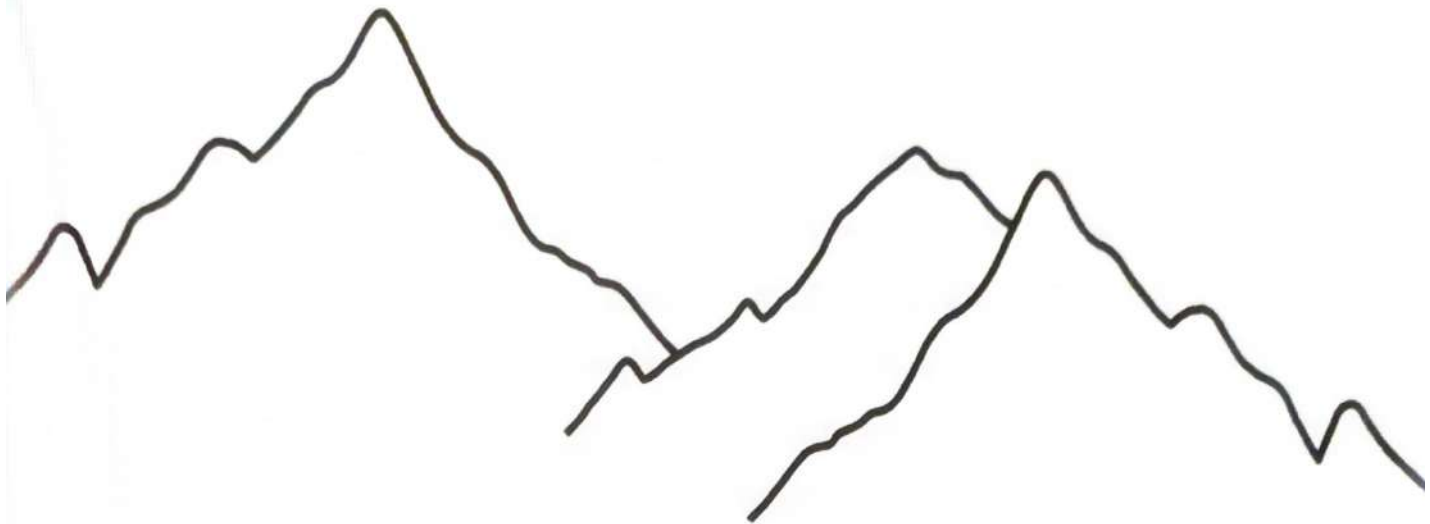
La clarté de l'eau laissait voir son fond d'écailles pier-reuses aux mille marrons. Le soleil timide faisait clignoter ses quartz. Une grenouille jusque-là immobile sur un cail-lou dont elle partageait les marbrures sauta dans la vasque. Hazel observa la chorégraphie natatoire. Rassemblée, la batracienne était minuscule, mais l'énergie de ses cuisses l'étirait soudain comme un élastique nerveux. Elle glissait sans bulles entre les eaux, respirait de tout son corps. Hazel en eut son désir de mer ravivé.

L'enfant remonta jusqu'à la source. La force du torrent laissait imaginer une origine moins humble que le filet d'eau qu'elle découvrit. Il sortait en gargouillant d'une roche bleutée. Il suffit à Hazel de quelques pierres pour boucher l'orifice. Le torrent se tarit, emportant dans ses derniers hoquets des dizaines de truites jusqu'à la mare en contrebas. Hazel posa la portée dans le lit vide et humide du ruisseau. Les minettes se hérissèrent en couinant, leurs coussinets glissaient sur les galets marouflés de vase. Un taillis leur répondit par le frisson de ses feuilles. Deux oreil-les alertes pointaient dans le buis. Un miaulement, puis une silhouette congénère dirigèrent les petites dans cette direction. Une chatte apparut. Elle s'allongea sur le côté

et se laissa téter. Leurs fourrures s'accordaient parfaitement. Hazel reprit la route en direction d'*Ici*.

Ursula partageait des carottes et des épluchures avec ses oies. Elle tendit un tubercule à Hazel, « fière de toi, Croque-au-Sel? ». La vieille ne semblait ni satisfaite ni contrariée, « retourne chez toi maintenant ». En son for intérieur, elle savait pourtant, « j'ai l'espoir de passer le flambeau ». Elle venait d'entendre dire par des passants que la fontaine aux jambons était prise de saccades. Elle en connaissait la cause. Elle entrevoyait l'accumulation d'eau prisonnière dans les nappes souterraines déjà gorgées par les pluies drues. La source empêchée dans son jaillissement bouillait comme une colère, elle allait faire enfler la terre jusqu'à l'explosion. « Va, Croque-au-Sel, et attends. La voie te sera donnée. » Éreintée par sa marche, la gamine s'exécuta. Qu'Ursula eût deviné son surnom suffisait à lui donner confiance.

L'escapade n'avait pas échappé à Jean-Code, « je t'avais pourtant interdit ». Il tourna la clef de l'appartement, « tu ne passeras plus le seuil ».



ANTICHAMBRE

Si les Cousins dans leur sommeil ne flairaient rien, il n'en était pas de même pour les bêtes. Dans les fermes et les maisons alentour, dans la montagne – le théâtre même des événements –, elles ne trouvaient plus le repos et s'agitaient. Les nocturnes, éveillées par nature, sentaient grandir en elles la vigilance. Quelque chose était en suspens, comme la pluie torrentielle de ces derniers jours qui avait cessé dans l'après-midi. Le ciel encombré de nuages et privé de lune ne se laissait pas interroger. N'en déplût à Jean-Code qui aurait volontiers braqué sa lampe pour en savoir plus. Faute de mots, il ne fut pas prédit que la terre éponge s'apprêtait à l'éternuement.

Le chien de l'adjudant semblait condamné à languir, attaché à l'anneau d'un cône de Lübeck lesté de ciment. Docile, rompu à être sauvage à la demande, « attaque! », Fauve n'avait pas pour manière de tenter l'impensable :

être une bête, une vraie, un organisme libre, en charge de son régime et de ses mouvements. Dès son sevrage, il avait acquis les codes de la domestication, « assis, couché, ta gueule, voilà ta pâtée ». La routine de ses cercles, avec la niche pour seul voyage, l'avait amputé de sa capacité à voir les lignes. Il dépérissait à force de dépossessions.

Cette nuit-là pourtant, Fauve tirait sur sa corde comme un bagnard sur sa chaîne. Les fibrillations de la terre qui vibraient dans ses pattes lui intimaient de prendre la tangente, « le temps presse ! ». La tension exercée sur son lien ajouta la strangulation à sa torture habituelle. Quand il fut à court d'oxygène, le chien changea d'approche. Il se mit à ronger son attache de chanvre au ras du plot de béton. En sciant, sa mâchoire rendue puissante par l'enjeu – si mystérieux fût-il – entraîna une salivation effrénée. Des stalactites d'écume élastique pendaient à ses babines et ondulaient au va-et-vient des crocs. L'appétit de grands espaces revenait comme un instinct.

La soumission de Fauve semblait de son initiative tant elle était complaisante, et elle avait conduit le maître obéi – entre autres négligences – à ne pas renouveler la corde usée par le gel de l'hiver et les années. La mastication laborieuse rompit la torsade de fils fragilisés en même temps que le sort. Fauve était libre et incarnait enfin son nom.

Encore fallait-il savoir vers où se ruer. Il leva la truffe bien haut pour humer l'air. Il sentait toute autre chose qu'une minute avant. L'odeur du futur lui était désormais perceptible. Préférant la montagne au village et aux hommes, il s'élança vers les grands mélèzes en contrebas desquels il avait toujours vécu. Sa corde flottait derrière lui comme une queue de comète.

Dans sa chambre au papier peint défraîchi, Hazel imaginait l'ourse réduite à l'apathie par les dimensions de sa geôle. Son oreille collée au sol, la gamine sondait l'activité de la prisonnière juste en dessous. Elle ne perçut que silence et sclérose. Ni grognements, ni heurts, ni coups de griffes. En tout état de cause, l'ourse s'était faite statue. Obtempérante d'un point de vue de gendarme. Hazel tapa du poing pour engager le dialogue. Elle ferma les yeux pour mieux entendre. Tapa encore. Un bruit d'entrailles furieuses précéda de peu une convulsion monstre qui agita tout. Quand Hazel entrouvrit ses paupières, la montagne était entrée dans sa chambre.



TERRE PROMISE

Le pan de mur dans lequel s'encastrait la fenêtre de la chambre une seconde plus tôt s'était écroulé. La terre qui avait glissé l'avait abattu puis recouvert. L'humidité du sol gorgé de pluie avait étouffé la poussière de brique et de ciment.

Le glissement de terrain s'était arrêté devant Hazel. Elle s'approcha du mur disparu. Elle n'eut pas à craindre de se pencher, sa chambre était désormais de plain-pied. La terre avait comblé le fossé bourbeux entre la montagne et la caserne.

L'adolescente s'habilla à la hâte pour explorer ce nouveau relief. Le lampadaire qui éclairait l'arrière du bâtiment avait disparu. La misère de Fauve avait été recouverte. Hazel eut de la peine, ce chien avait été son seul ami. Elle se mit à courir en direction du massif qui s'était invité à elle. Malgré la côte, la terre molle et la pénombre – le jour ne se levait pas encore –, elle se déplaçait comme une che-

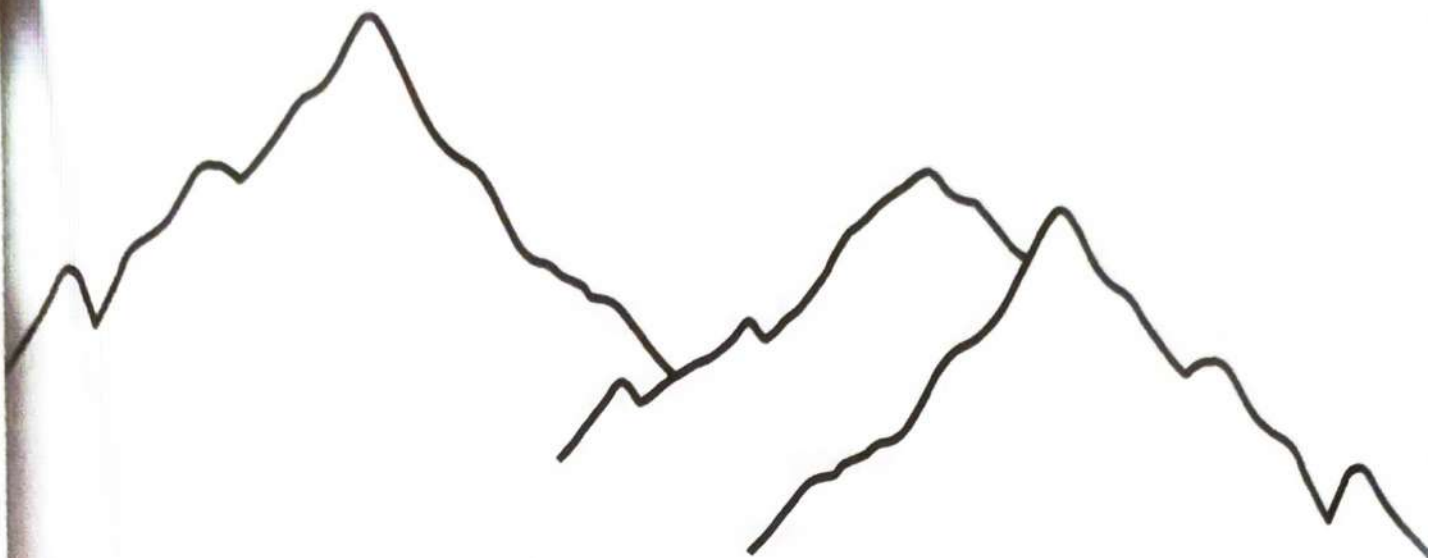
vrette. Dressée au respect des périmètres, elle s'ignorait jusqu'alors capable d'endurance, de témérité et d'adresse.

Derrière elle, le village sortait de sa torpeur. Se donnant des airs de constellation, *Ici* allumait ses lumières et ses torches pour constater le cataclysme, « effraction ! Invasion ! Soulèvement ! ». Cousin-Maire appelait au calme et au sang-froid, « bordel, versez-moi un génépi ! ». On nota que la dégringolade avait stoppé contre la gendarmerie. Les Cousins eurent vite la conviction que la nature ne s'entendrait pas là. Cousin-Curé, qui avait une mobylette et le sang du Christ dans les veines, parla d'expérience, « c'est pas parce qu'on ralentit aux gendarmes qu'on en a fini de jouer au con ».

Hazel, elle, continuait de grimper, remontant à rebours la course du terrain qui avait dessiné sur le flanc de la montagne une écorchure. La langue de terre qui s'était détachée avait emporté sur son passage le paysage familier. Elle avait couché les verticales, mélangé les strates minérales et de végétation. Les troncs abattus se devinaient sous l'aplanissement de la boue, leurs racines mises à nu émergeaient en arbustes dépouillés d'oiseaux. La montagne avait balisé à sa façon le parcours qui menait au mont des Ourses.

Aux environs de la blessure, la forêt était restée impassible. Son nouveau voisinage de terre pétrie dessinait un

chemin désanimé. Les bêtes qui avaient eu le temps de s'échapper s'étaient déportées de part et d'autre. Occupées à leur survie, elles ne faisaient pas cas de leur passé. Aucune ne s'était retournée. Hazel grim pant sur ce qui avait mû était la seule âme vive. Son ascension jusqu'au point de départ du glissement dura plusieurs heures. Retrouvant la nature intacte au ras de la fracture, elle ressentit d'un seul coup la fatigue. Sa courte nuit et son bon pas l'avaient épuisée. Elle avait des cernes du mauve des jours naissants. Elle étala sa veste sur le sol et s'allongea sous un rocher à la forme accueillante. La pluie l'avait toujours contourné et laissé la terre de ses fondations sèche. Hazel s'endormit troglodyte.



JEU D'ENFANT

Alors qu'Hazel récupérait son sommeil, un petit manège félin était à l'œuvre autour d'elle. On allait et venait avec prudence à ses abords, on mesurait ses contours, on reniflait ses extrémités. L'enfant, que l'on n'identifiait pas comme telle par manque d'expérience, ne sentait rien de connu. Ni la viande, ni la peur, ni l'appétit. On se demandait quoi en penser, particulièrement à la lumière des événements des dernières semaines. La pluie continue avait dilué les repères et les cartes de la territorialité se trouvaient rebattues par le mouvement de sol de la nuit. À défaut de conviction ferme, on s'accorda tacitement sur la prudence. On se coucha en cercle autour d'elle, camouflé dans la végétation de septembre, l'œil mi-clos pour la feinte. Elles étaient une trentaine, chacune prête à bondir si nécessaire.

Des fourmis, de même, évaluaient l'innocuité de l'adolescente. Contourner son corps qui faisait obstacle leur imposait un détour coûteux. Les ouvrières n'avaient que

quelques semaines à vivre et mesuraient leurs prises de risque à cette échelle. Par stratégie logistique, elles pénétrèrent la jambe du pantalon. Hazel se gratta le mollet dans son sommeil. Son mouvement provoqua un affolement épars. Les fourmis, ne connaissant ni la dissimulation ni le mensonge, s'agitèrent comme des cibles à abattre. Elles se froissèrent sous la main humaine, presque sans pression.

Les va-et-vient d'Hazel firent bruisser ses alentours. L'humus crissa, du petit bois craqua. Alertée, la gamine ouvrit les yeux. Elle ne vit rien qui eût pu faire du bruit. Les troncs, les mousses, le manteau végétal étaient imperturbables, comme un décor peint et muet. Seules les branches à la cime des arbres bougeaient un peu et, se frottant les unes aux autres, mimaient le chuchotement du vent qui les animait.

Hazel se hissa sur le rocher qui l'avait accueillie. La montagne était encore dans la brume matinale qui décapitait les sommets. On aurait dit un plafond bas. Depuis son piédestal, à l'exception de la trouée ouverte par la terre qui avait glissé, elle prit acte de la seule forêt. Dans toutes les directions, un chaos d'arbres poussant en étages et luttant contre la pente pour s'élever droit et se frayer un chemin jusqu'à la lumière. À terre, pas un sentier. C'était à croire que personne n'y avait jamais posé le pied.

Hazel repéra un prunellier. Affamée, elle cueillit quelques fruits. Elle en mangea un premier qui lui piqua la bouche et lui sécha la langue. Elle cracha le noyau aussi loin qu'elle put, ce qu'elle avait toujours rêvé de faire. Quand le noyau retomba, quelque chose au sol frémit. Hazel s'empressa de manger une autre prune et cracha à nouveau. Cette fois, des pattes surgirent de leur refuge pour attraper le projectile. Gardant le tempo, Hazel dévora deux pleines poignées de fruits. La mystérieuse frénésie ne se démentit pas. La gamine débusqua la flopée de chattes.

Attirées par le jeu, elles l'entourèrent. L'engouement avait pris le pas sur la précaution et les bêtes s'approchèrent tout près. Des yeux jaune et vert, un pelage qui s'accordait aux tons du sous-bois quand arrivait l'automne. Les chattes ressemblaient toutes à la femelle de la veille, qui avait adopté les chatons. Payée pour le crime, Ursula, tout en grâce, trompait bien ses clients.

Hazel se remit en route, les chattes intriguées à sa suite, puis leur progéniture. Sans se parler, elles s'entendaient. La gamine n'aurait jamais cru les félines randonneuses, elle n'en avait connu que sur coussins. Le tapis du sol glissait sous les pas et les doigts de feutre. Les feuilles, les herbes, les caillasses, tout était humide. Le passage antérieur d'autres bêtes dévoilait des chemins. Une empreinte dans

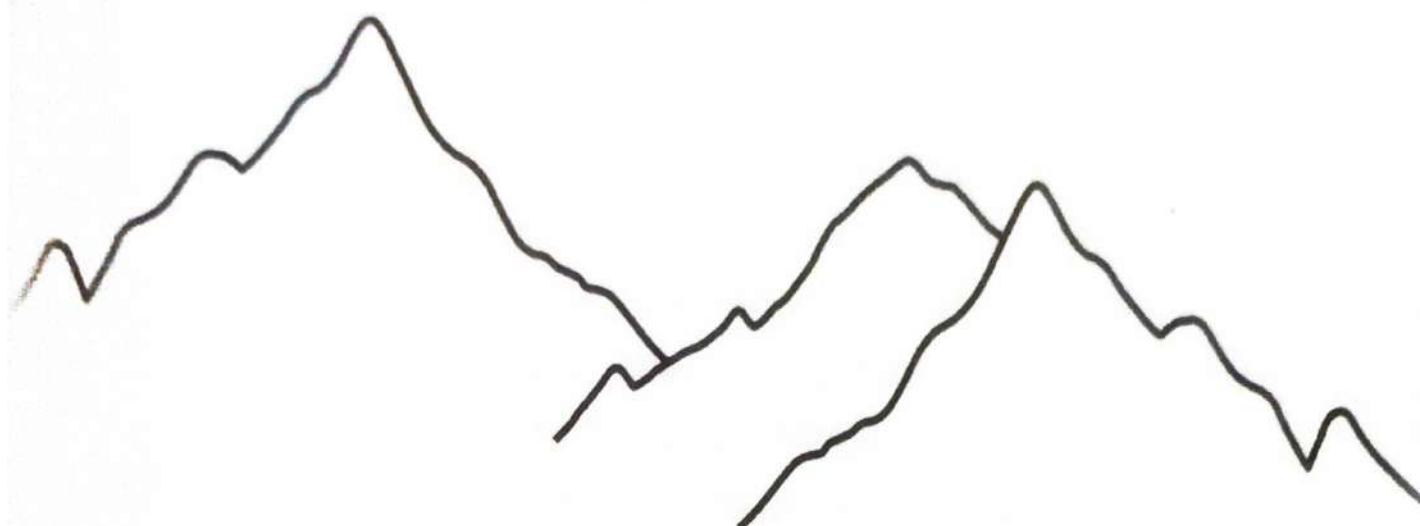
la terre fraîche, une écorce grattée, une odeur de crotte, une touffe de poils perdue. Hazel dévorait la montagne comme un roman policier. Elle aperçut en amont la source du torrent de la veille. L'endroit la rendit à sa solitude. Au souvenir de l'eau, les chattes avaient ralenti et s'étaient retranchées dans le paysage, fondues avant qu'Hazel ne s'en rendit compte. Elles ignoraient que leur camarade de promenade avait asséché le ruisseau.

Planté au milieu du lit sec du torrent, large à cet endroit de plusieurs mètres, se tenait un homme robuste, « halte-là, étrangère ! Pour traverser, c'est 500 à la nage, 1 000 avec le radeau ». Cousin-Passeur désignait une embarcation de fortune. Des rondins de bois assemblés par des cordes. Son discours rodé se moquait des faits. Hazel avança d'un pas, « il n'y a pas d'eau ». Le gaillard approcha dans sa direction, « pour traverser, c'est 600 à la nage, 1 300 avec le radeau ». Au risque d'une autre surenchère, Hazel fit un pas de plus vers lui, « je suis sans argent ». Cousin-Passeur s'empara d'un bâton noueux, « c'est toujours la même rengaine avec vous, les envahisseurs. Vos excuses, je m'en contrefous. Si tu avances encore, je te dessoude et tu finiras ton voyage... », il demeura flou. Hazel objecta, « mais moi je viens d'Ici, je fais le chemin dans l'autre sens ». La

perplexité s'empara du Cousin. Sauf erreur de sa part, s'il la laissait passer, ça ferait une vermine de moins chez les siens. Pour ne pas renoncer au plaisir de son statut de *check-point*, il proposa un compromis, « jouons ton sauf-conduit au morpion. Si tu es une bonne adversaire, je te laisserai aller ». Avec la pointe de sa trique, il dessina une grille à neuf cases dans la terre meuble. En guise de pions, il étêta des marguerites, Hazel ramassa des cailloux.

Quelques secondes plus tard, « caillou, caillou, caillou ». Pris de court, Cousin-Passeur était furibond. Arbitre comme de juste, il hurla au complot, « tricheuse ! Tes pions se voient mal, ça me désavantage ! ». Il sortit de ses poches des pièces d'or. Il les lança au visage de son adversaire, « prends plutôt ça, on recommence ». Il jubilait de voir les yeux d'Hazel s'ébahir devant tant d'argent, de voir sa tête rentrer dans ses épaules pour se protéger de la colère. Il sortit d'autres pièces encore pour affirmer son ascendant. Il pensait, « c'est tout cuit. Maintenant, je vais me la faire en quelques coups ». Hazel connaissait cette image de confiance qui s'établit dans l'autorité et le mépris. Le Cousin était de ceux qui attendaient d'une bonne adversaire qu'elle perdît sans lutter. Elle agit à sa satisfaction. Il jubilait à la fin de chaque nouvelle partie, « encore une, encore une, t'es vraiment nulle ». Hazel perdait, mais avait les

mains agiles – *Pie qui vole l'or*. Les pièces gonflaient ses poches. Tout à son podium, Cousin ne vit rien jusqu'à la finale, « j'ai gagné, j'ai gagné, j'ai gagné ». Magnanime, « allez, je te le fais gratis », il laissa Hazel traverser le ruisseau sans se rendre compte qu'il était à sec lui aussi.



INDIGENCES

À Ici, c'était la panique – la deuxième en quelques heures : cette fois-ci, la fontaine communale ne coulait plus. Les jambons qu'on y faisait tremper seraient immangeables. Rejoignant les Cousins ameutés autour du bassin, Cousin-Maire prit la parole, « je ne veux pas en voir un chialer ». Il pensait moins au sel des larmes qui aurait aggravé le problème qu'à l'honneur mâle, « on est des bonshommes, pas des conjonctivites ». Il interdit l'abat-tage de porcs en attendant que l'eau revînt. Monté sur une cagette pour surplomber son auditoire, il poursuivit par un discours des plus anxieux, « la montagne s'étale, nous prive de charcuterie, qui sait ce qui nous attend encore? ». « Une pénurie de chartreuse », verdit Cousin-Curé qui s'en versa un verre pour conjurer le sort. La population tressaillit à la sombre perspective d'autres catastrophes à venir. Cousin-Maire admit, « la montagne, on a dû la contrarier,

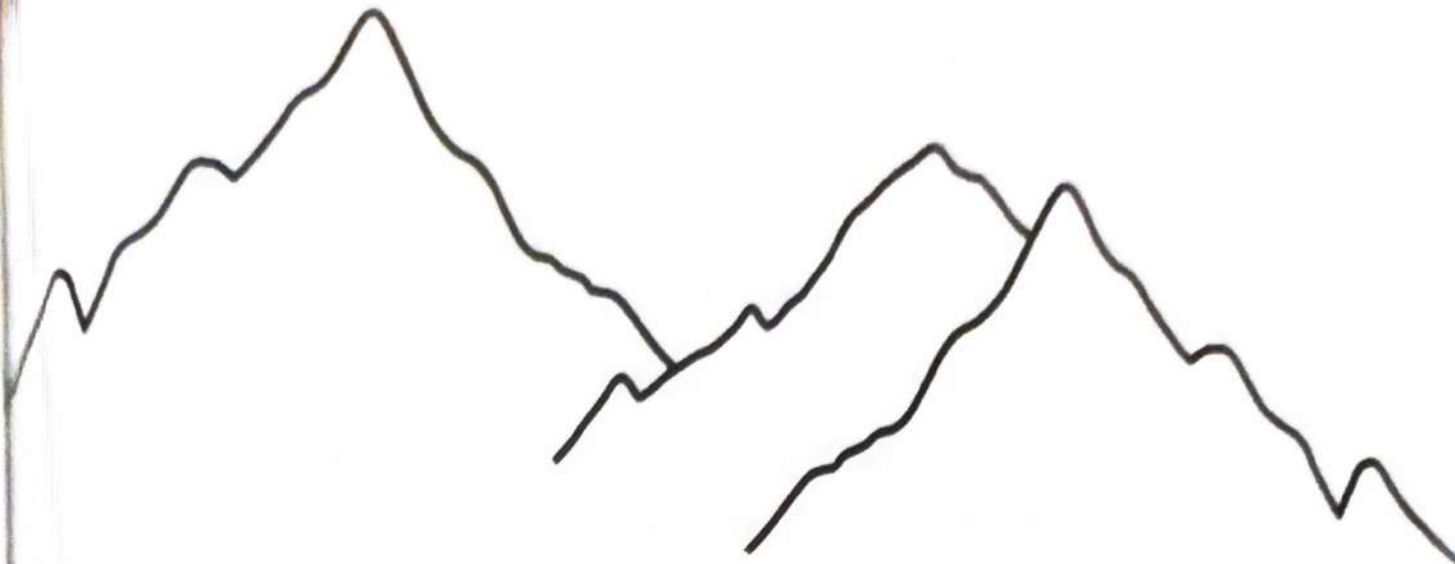
mais en faisant quoi ? Nous devons nous poser des questions, même si cela est douloureux ».

Comme le voulait l'usage, les Cousins procédèrent à leur examen de conscience en public. Chaque habitant chuchota ses méfaits à son voisin de droite qui les déballa à son second voisin en y ajoutant les siens. Ainsi circulaient les infractions, les entorses et les bavures. Les aveux en se noyant dans la foule s'anonymisaient. À *Ici*, on ne pointait pas du doigt les individus. Préférant les toasts aux sermons, Cousin-Curé ne se formalisait pas de cette confession collective qui échappait à ses prérogatives, « nous sommes tous frères, mes chers cousins ». Le bouche-à-oreille déformait les informations, en taisait certaines, mais on s'en accommodait. *Ici* avait des exigences fluctuantes concernant l'exactitude, sa deuxième devise « Tous pareils » en attestait. Au bout d'un quart d'heure, on sonna une paire de grelots. Le dernier Cousin à avoir reçu la litanie de confidences la rapporta à Cousin-Maire qui se trouvait par son mandat chargé de la rendre publique. Ce jour-là, « chasse à la glu, explosion de taupières, prélèvement d'yeux dans les nids, abattage sans allocution, tabassages de bobonnes, tapage taciturne, nicotine à crapaud ». Il jugea dans la foulée, « bon, rien de bien grave, y a pas mort d'homme ». Un Cousin dans la foule cria, « la pluie sans fin, les corps au

pont des Truites, le glissement de terrain, la fontaine, c'est depuis qu'ils sont là ». À Ici, on ne pointait pas les individus, à moins qu'ils ne fussent pas du pays. Les Cousins regardèrent le doigt tendu de celui qui avait parlé. Celui-ci précisa en repliant son index, « c'est l'étranger, le poulet avec sa fille. C'est sûr! ». Quand la foule s'ouvrit sur Jean-Code et dirigea vers lui son regard collectif, le gendarme prit conscience qu'on parlait de lui. L'adjudant voulut défendre son collègue avant que cela ne dégénérât, « pour les morts, on a un suspect au gnouf ». Cousin-Maire se fronça. On n'arrêtait pas un habitant d'Ici sans le prévenir, « qui? ». Jean-Code mentionna l'ourse, la foule voulut le lyncher, « il est maso, lui! Vous n'apprenez pas les proverbes dans la gendarmerie? *Qui prend un ours perd ses bourses!* On va tous être émasculés! ». Les Cousins hurlèrent à la mort en remontant leurs manches. Ils s'aidaient les uns les autres pour défaire les boutons à leurs poignets de chemise. L'adjudant pressentit l'émeute. Une angine incurable cultivant par chance ses glandes et sa voix de baryton, il parvint d'un cri rauque à couvrir le tapage, « habitants d'Ici, inutile d'en venir aux bombes, vous ne risquez plus rien. Le mont des Ourses a déjà sévi. Les chiens de la brigade ont disparu ». L'accalmie instantanée permit à Jean-Code de rectifier, « sauf votre respect, mon Adjudant, moi, c'est une chiarde ».

« Un chien, une fille, y'a pas de mâle », les Cousins étaient soulagés. La mesure de rétorsion de la montagne s'était appliquée hors des rangs de leurs familles, leurs seuls bijoux. Jean-Code prit conscience qu'il ne reverrait peut-être jamais Hazel. Las mais le torse bombé, il inventoria tout ce qu'il avait déjà perdu. Sa femme, le nord, ses clefs de boîte aux lettres. Il se félicita que sa formation militaire lui eût appris à garder son sang-froid.

Dès l'arrêté municipal, les bêtes s'étaient apaisées dans les fermes. Elles ne grouinaient plus quand les Cousins-Bouchers approchaient. Elles avaient compris leur sursis, car les meules pour aiguiser les couteaux et les désosseurs s'étaient tues. On avait oublié comme les vocalises des alouettes étaient douces sans les cris stridents des préposées à mourir.



GOUFFRES

Foulée résolue et flancs comprimés par l'endurance, les laies trouaient le bois. Leurs pattes en extension maximale dévoraient les distances. Leurs vertèbres s'articulaient en arceaux pour répondre à cet allant. Leurs masses soumises à la vitesse s'inclinaient dans les tournants. Les femelles marquaient la terre du sceau lourd de leurs bottes à quatre doigts. Elles slalomaient pour éviter la prédiction d'un tir. Même loin des Hommes, elles avaient des réflexes d'éternelles chassées.

En s'écartant sur ce galop, les fougères lissaient leur fourrure dans le sens de la course, la débarrassaient de la terre sèche qui en grisonnait les soies. Des tiques changeaient de sang à leur passage. Le poil de l'échine dressé retrouverait sa discipline et son éclat gras dans le bain d'une ravine.

À la croisée de chemins, les laies soudain se figèrent. Leur meneuse avait ripé sur une pierre et tordu sa patte avant. Couchée sur le côté, elle grognait moins de souffrance que

de hantise. Immobile, elle était plus proie qu'elle ne l'avait jamais été. Ses congénères se mirent à flairer les alentours pour mesurer le danger.

Non loin de là, Hazel, courbée sur elle-même, frottait ses mains, soufflait dedans pour les réchauffer. Des fantômes sortaient de sa bouche. L'ombrage du sous-bois, le temps qui s'était couvert et ses boyaux tordus par l'acidité des prunelles lui jouaient un bien mauvais tour. Elle s'écroula. Convulsant de froid, son corps ne lui obéissait plus. Ses yeux se brouillaient, son ventre comme investi de vers gargouillait, « d'ici peu, tu seras vouée à l'humus ». La gamine distingua à travers le voile de son vertige des champignons dans le ras du sol. Au prix d'un effort coûteux, elle traîna son ankylose jusqu'à eux. Si beaux, si rouge et blanc. Leur simple vue lui donnait de l'espoir, quoique mitigé, « au mieux énergie, au pire gigantisme ». Elle en oublia, à son habitude, de considérer le potentiel toxique de son environnement. Dans le même temps, l'une des laies en sentinelle l'aperçut : un animal rampant dans les feuilles pour manger du poison ne lui dit rien qui valût. Elle tapa des sabots pour faire trembler le sol. Souvent cette trépidation suffisait à désamorcer l'affrontement en mettant l'adversaire en fuite. La femelle n'avait que faire du pouvoir, elle voulait seulement le champ libre. Au roulement de tam-

bour, Hazel se pétrifia, donnant ainsi, malgré elle, le coup d'envoi. La laie lui fonça dessus. Elle mouchetait tout de marron sur son passage. Au bain de boue suivrait celui de sang. Hazel se sut près de mourir. La furie qui se ruait sur elle allait l'embrocher – défenses contre peau tendre –, la gamine devinait la sensation. Les linottes suspendues se turent. On aurait pu croire en leur participation au tragique – le silence magnifierait l'impact – quand, sans le savoir, elles contribuaient en fait à la cessation des hostilités. La césure des oiselles permit à un autre rigodon de sabots de filtrer. Une bête approchait et les mouvements de branches qui l'accompagnaient annonçaient sa haute stature. À l'image d'Hazel, la laie se figea. Les forces en présence transformées appelaient à la révision de la tactique. Il convenait de garder son courage pour l'adversaire le plus redoutable. La respiration de la ponette, ses mouches et ses crottins la révélèrent avant qu'elle ne sortît du bosquet. La laie s'apaisa à l'approche de cette géante dont l'espèce ne menaçait pas la sienne. L'assaut n'avait plus lieu d'être. À l'échappée du spectacle de la guerre, les chants ailés reprirent aussitôt.

Hazel tendit la main vers sa sauveuse qui se pencha pour se laisser agripper par l'encolure. La gamine se redressa et caressa la crinière drue. La ponette portait contre ses côtes

des sacoches pleines des rebuts confiés à Ursula. Hazel y trouva de vieilles fringues chaudes, une pomme pour apaiser son ventre, un manuel d'éducation *Comment élever les lardons*. Elle libéra deux chatons cachés dans une paire de bottes éculées qu'elle enfila. La ponette s'en alla sans s'attarder. Ursula, qui avait l'habitude de ses fugues, répétait non sans fierté, « cette ponette me seconde tant et tant qu'elle en arrive souvent à faire cavalier seul ». La laie reconsidéra Hazel dans sa posture bipède. L'adolescente lui tendit ses doigts. Le groin humide reconnut l'odeur chevaline. Le strabisme châtaigne n'exprimait plus la moindre hostilité. La bête fit demi-tour en balançant la queue. Hazel y vit un appel à la suivre.

Elle découvrit la laie blessée. L'animale vautrée gesticulait comme pour se débarrasser de sa souffrance, sans savoir qu'en fait, elle l'attisait. Son essoufflement de douleur divisait sa hure en deux et dessinait un sourire. Bien qu'il fût morphologique, Hazel y répondit. Elle déchira les pages du manuel, les trempa dans une flaque et les appliqua sur le membre luxé. Elle prit soin de faire se chevaucher les feuilles. En séchant, elles feraient un très beau plâtre. La laie s'apaisa. Les autres bêtes s'étaient couchées autour de la patiente tel un rempart vivant. Elles ronflaient en canon. Quand Hazel eut fini son œuvre de clinique, elle

répondit à l'invitation silencieuse. Elle s'allongea contre l'outre du ventre de la laie soignée qui palpitait chaudement. Elle y reprit des forces jusqu'à ce que le jour retrouvât son éclat.

Fauve découvrait la montagne. Il courait et aboyait après tout ce qui vivait et appelait son attention. Libellules, mésanges, souris, végétation animée par les souffles, effriements d'ardoise sous les pattes. Leurs mouvements décidaient des siens. Il se laissait porter par ce jeu de pistes qui réveillait son intérêt pour la vie. Il mangeait des viandes inédites et, le beau temps revenu, buvait d'autres flottes que la pluie. Pissait sur des infinités d'arbres. Se trempait dans chaque retenue d'eau, le pelage presque irradié par la sensation nouvelle du soleil. Fauve avait oublié l'ombre et le fossé de sa niche. En revanche, la présence d'Hazel lui manquait comme un sentiment flou. Cette vague réminiscence déclencha un automatisme : sa queue se mit à battre à la vue d'une silhouette humaine qui se mouvait vers lui. Cousin-Passeur arrivait à contresens, pressant le pas en direction d'*Ici* pour raconter ses mésaventures au torrent. L'homme appela le chien. Le corps de Fauve se souvenait du plaisir des caresses et de la compagnie, il le rejoignit en jappant. « Le cabot, tu tombes bien ! »

annonça trop tard l'agression. Fauve ne put que baisser les oreilles et se rétracter sur ses scapulas. Cousin-Passeur le roua de coups. Il fallait bien qu'il se vengeât de sa défaite.

Hazel poursuivit son ascension. La pente était raide et les arbres s'éclaircissaient. Les zébrures de troncs et de soleil prirent fin. La forêt s'ouvrit sur la lumière plénière. Sur le plateau, la nature était ondulatoire, fragrante et fricative. L'air frais des hauteurs balayait les fleurs sauvages et répandait des odeurs d'ail, de sauge et de bourrache. Ici et là, des brebis et des chèvres paissaient. Des étagnes exerçaient leur regard panoramique perchées sur des pierriers de lauze. Des perdrix cacabaient en picorant des sauterelles. Leurs nids cachés dans les roches piaillaient, « nourris-nous! ». Hazel se sentit aussitôt appartenir à ce paysage grandiloquent, appelant le ciel et tous les possibles. Elle se laissa gagner par la félicité ambiante. Elle se mit à quatre pattes et brouta du trèfle. Ses joues rougissaient au sang de tant de bienfaits, de paix et d'oxygène. Son nez frottait parfois un museau attiré par le même capitule sucré. Tout n'était que plaisir, partage et communion.

Pendant ce temps, des épervières allaient et venaient. Leurs ailes de sentinelles dessinaient des ombres fabuleuses sur les étendues sauvages. Sur le sol, leur curiosité

prenait vie. Tout à son pâturage qui la transportait de plaisirs, Hazel ne remarqua rien jusqu'à l'alerte des marmottes. Dressées sur leurs arrières, elles se mirent à siffler, « troupeau de trois têtes, animaux hauts, debout, d'espèce inconnue ». La gamine releva la tête du tapis herbeux vers les silhouettes désignées qui corrodèrent l'ataraxie et l'équilibre. Cousin-Passeur avait demandé du renfort à une triplète de Cousins-Sbires, « moi à l'ouest, vous à l'est, elle ne pourra pas nous échapper ». Outre l'animosité de la démarche du trio, les couleurs criardes des hommes de main déclaraient la guerre aux bêtes en vandalisant l'harmonie de leur tableau.

Par réflexe, les brebis se regroupèrent. Hazel se rua dans leur troupeau. Prenant l'enfant pour l'une des leurs – ouailles dociles –, les ovidées n'avaient pas de raison de lui faire obstacle. Elles la laissèrent se faufiler entre leurs oreilles dressées, leurs laines frissonnantes, leurs mouches agacées. Il n'en fut pas de même pour les rustres qui forcèrent le passage. Entrés dans la cohue à la suite d'Hazel, les Cousins-Sbires peinaient à avancer. Ils bousculaient les bêtes, jouaient des hanches, lançaient des coups de pied, « les moutons, écartez-vous ! ». C'était oublier un peu vite ce que les Hommes leur prenaient déjà. La laine, la viande, le lait et les agneaux. La présence placide des bre-

bis sur le plateau racontait leur évasion de tous les élevages, leur fuite d'entre les griffes de tous les loups. Leur intégrité leur était chère. Elles ne la défendaient pas par rancune, mais par évolution. Coups de sabot, bêlements, gale. Elles oscillèrent au gré des collisions. Pour contrer cette adversité sans serres ni crocs, elles rétractèrent leur troupeau. Elles se serrèrent les unes contre les autres, comme un sautoir de coton enroulé. Leurs mouvements s'apparentaient à un mécanisme lent et inoffensif, presque doux. Pourtant les trois hommes furent bientôt coincés dans cette étreinte coordonnée. Pris en étau, ils furent déplacés sans s'en rendre compte jusqu'à la ligne du ravin où Hazel avait attiré ses alliées. En tête du cheptel, elle se redressa en idole ovine. Les Cousins-Sbires la pointèrent du doigt, « là! ». Hazel leur montra de loin tout l'or qu'elle possédait. En équilibre sur la dernière pierre du flanc de la montagne, au bord du précipice que cachait la masse des brebis, elle lança une pièce dans le vide. Puis deux, puis trois, puis toutes. Les hommes se jetèrent dans la direction de cette fortune qui attrapait les rayons du soleil et les aveuglait. Quand le sol se déroba sous eux – le ravin allouvi ouvrait grand sa gorge –, ils comprirent leur erreur. La violence mercenaire n'avait plus comme avenir que le fossile.



RÉPLIQUE

S'étant frayé un chemin parmi les graminées dansantes, Hazel atteignit un refuge pastoral au sommet. Murs de pierres assemblées, volets poussés, toile de tôle, cheminée, panneau de bois pyrogravé « mont des Ourses ». La porte déca-tie s'ouvrit sans effort. « Il y a quelqu'un ? », Hazel n'atten-dait pas de réponse, la cabane semblait inhabitée. D'un placard fermé par un cadenas surgirent pourtant des « *help, help!* » écorchés. Hazel fouilla la pièce, la clef n'était nulle part. Dans une caisse laissée par un berger, elle dénicha des forces à tondre. Elle s'en servit pour briser l'antivol et libéra trois adolescents. Un garçon et deux filles, ébouriffés et sales. Effrayés. L'aîné mit sa main sur son torse et dans sa langue dit, « Esclave » puis désignant ses sœurs, « Proie, Chair-à-Canon ». Hazel hésita une seconde, puis à son tour, se présenta. Les affranchis montrèrent ensuite leur estomac.

Un bahut branlant recélait des confitures et des conser-ves. La fratrie se jeta dessus. Hazel s'associa à leur bâfre.

C'était pour elle comme partager un repas pour la première fois. Les boccas furent vite nettoyés. Les adolescents éclatèrent de rire. Leur empressement avait dessiné sous leurs nez des moustaches. Chair-à-Canon effaça la sienne et s'assombrit. Elle sortit de sa poche une photo de famille froissée. Elle pointa ses parents puis mima l'interrogation. Hazel pensa au pont des Truites et à l'ourse qui jamais n'aurait séquestré qui que ce fût.

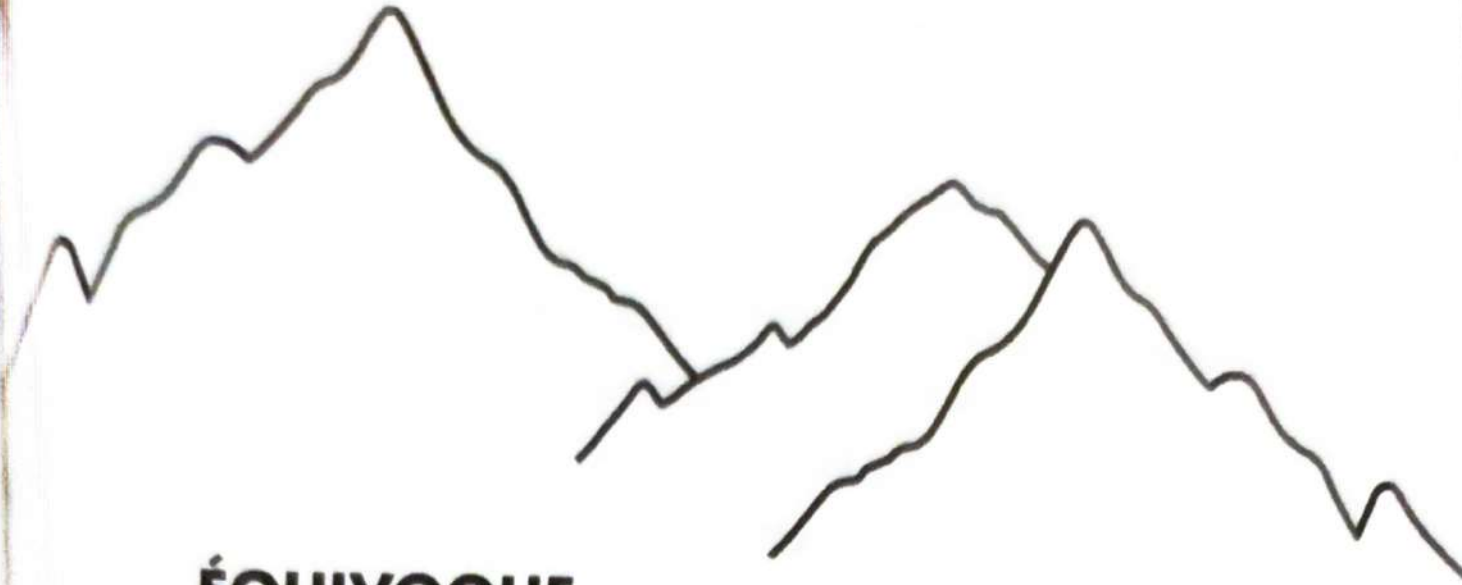
Venue de dehors, une voix d'homme éructa, « nom d'une couenne, je ne me ferai pas avoir deux fois par une garce », comme si le féminin de garçon était une insulte. Hazel reconnut trop tard son partenaire de morpion. Cousin-Passeur entraît déjà dans la cabane. Esclave, Proie et Chair-à-Canon s'étreignirent pour ne faire qu'un. Leurs os tremblants stridulaient tragiquement. Mués en petite bête, ils devenaient une effigie de la vulnérabilité, une cible à mépris désignée, « vas-y que je t'écrase ». Hazel comprit que leur maton se doublait de l'assassin de leurs parents. Estimant le cas des étrangers déjà résolu par la terreur, Cousin-Passeur se dressa devant Hazel. Il expectora, « mon pognon, il est où ? ». En réponse, elle leva ses poings et les agita. Ses mouvements de saccades évoquaient plus un hochet que les coups. Elle qui ne s'était jamais défendue était déterminée à se battre.

Cousin-Passeur se jeta sur elle, certain de son avantage. L'adolescente se déroba sans savoir comment. Une fois, puis deux, puis dix. Le Cousin n'en revenait pas de ces esquives. De son haleine courte surgissaient des oiseaux, « espèce de grue, bécasse, triple buse ». Finalement, l'une des gifles de la brute toucha la gamine et la colla contre le mur, « manchote ! ». Sa pogne avait fait mouche. Les frère et sœurs se scindèrent pour protéger Hazel de l'estocade. Ils frappèrent le Cousin avec tout ce qu'ils trouvèrent à leur portée. Lui redoubla de force, leur jeta des chaises à la figure. Il s'enlisa tant dans la bassesse qu'il s'exposa à la punition du museau. Une morsure au sang, « Fauve ! », le fit tomber. Il s'assomma tout seul. « Cerveau vide est lourd fardeau », disait souvent Ursula. Ranimée à la bave, Hazel retrouva ses esprits. Fauve jappait en sautant. Elle lui saisit les pattes avant et fit avec lui quelques pas de fox-trot. Il était encore harnaché de son collier et de ses trois mètres de corde. Les enfants s'en servirent pour ligoter leur agresseur.

Hazel pouvait désormais faire libérer l'ourse. En portant le témoignage de ses semblables et en remettant Cousin-Passeur aux autorités – soit son paternel dans toute sa splendeur –, elle innocenterait l'animale. Elle craignait

toutefois la méfiance de Jean-Code à son égard. Par déontologie soupçonneuse, il l'accusait depuis toujours de tous les maux, « il y a un historique, ta mère est morte à cause de toi ». La mission de la gamine devait donc se remplir incognito. Elle ajusta le collier de Fauve à son cou d'enfant. L'adjudant ne ferait pas la différence et Jean-Code par habitude d'allégeance à son chef se laisserait prendre par ce stratagème.

Les adolescents et Fauve dirent chacun à leur manière, « Hazel, reviens-nous ».



ÉQUIVOQUE

Hazel marcha des heures avec son prisonnier pour rejoindre *Ici*. Cousin-Passeur psalmodiait sa ligne de défense, « chacun chez soi, c'est juste un petit commerce ». Il interrompait parfois son refrain pour s'adresser à Hazel, « les Cousins me seront reconnaissants, ils te feront la peau ». Elle craignait qu'il eût raison – Ursula l'avait mise en garde –, mais tentait de faire bonne figure. Crocs sortis, écume aux babines, elle peaufinait son rôle d'infiltrée. Aux abords de la gendarmerie, elle était quadrupède et son aboiement ressemblait à s'y méprendre à celui de son ami.

L'adjudant n'en croyait pas ses yeux, « nom d'un chien, tu es de retour, Fauve! ». Il caressa vigoureusement la tête d'Hazel, « Jean-Code, mon vieux, si ça c'est pas un bon clébard! ». Hazel remuait de l'arrière-train en jappant. L'adjudant était aux anges. Jean-Code ne se réjouissait qu'à moitié. Quelque chose le tracassait, mais il n'arrivait pas à

mettre le doigt dessus. « Mon vieux, vous êtes d'un rabatojoie », l'adjudant marqua un temps, « on peut bien prendre cinq minutes avant de buter ce terroriste ». Il pointa d'un seul coup son arme sur Cousin-Passeur en gueulant, « c'est toi bâtard qui as kidnappé mon corniaud ? ». Il fronça les sourcils et se reprit, « c'est toi corniaud qui a kidnappé mon bâtard ? ». Cousin-Passeur pensa que ces gendarmes étaient fous, à le braquer et à prendre tout le monde pour un chien. Il déglutit bruyamment. Sa vie défila sous ses yeux : le morpion, le jambon, les étrangers, l'or. Il mita sur l'indignité pour sauver sa peau et tomba à genoux, « pitié, c'est les étrangers les responsables. C'est eux qui sont prêts à tout pour vivre. C'est eux qui m'ont donné l'idée du droit de passage. C'est eux qui en ne me payant pas mon dû me forcent à les foutre au torrent ». Jean-Code dut l'interrompre, « parlez moins vite, je me noie ». Il prenait des notes dans son carnet. L'adjudant rengaina son arme. Le charme se rompait toujours quand advenait l'administratif. Exaspéré par la tournure de l'arrestation, il confia l'homme à son adjoint, « finissez-moi ça au bureau », puis empoigna le collier d'Hazel, « toi, à la niche ! J'en ai acheté une toute neuve. Et ne t'avise plus de te barrer ! ». Pour se reconforter, il partit ensuite fanfaronner au village, « grâce à la gendarmerie nationale, l'affaire du pont des Truites est résolue ».

Hazel était consternée, à commencer par sa captivité. Elle discernait aussi la rumeur qui se répandait dans tout le village, « Cousin-Maire a permis aux forces de l'ordre de résoudre une enquête, ça lui vaudra une statue ». Aux grands maux, les grands mensonges. Qu'on lui volât le mérite importait peu à Hazel, mais entendre, « nous avons en cage deux meurtriers » acheva de l'accabler. Ses efforts n'avaient pas suffi à disculper l'ourse.

Ayant hâté le PV à ses conclusions, Jean-Code sortit du bureau. Il se dirigea vers la niche derrière le bâtiment en crapahutant à travers le récent bournier. Il fronçait et défronçait les sourcils pour activer sa réflexion. À force de soupçons – sa vie s'en repaissait –, une ride verticale entaillait son front. Jean-Code extirpa Hazel de son abri en tirant sur sa laisse. Il l'étranglait presque, « toi, dis-moi, mon instinct me dit que tu ne me dis pas tout ». Hazel avait le visage dissimulé par l'échevèlement. Jean-Code souleva les mèches en bataille – Hazel se crispa –, il reconnut les joues rondes qui amortissaient ses gifles, « je le savais, je le savais qu'il y avait un truc bizarre avec ce chien ». Il entreprit de défaire le collier, « ça fait mauvais genre ». La boucle du rond de cuir lui résista, Jean-Code s'énerva. Il regrettait que l'adjudant ne fût pas là pour constater son flair. Hazel, qui

se laissait faire, osa, « Père ». L'interpellé s'apaisa en claquant sa fille, « bête comme tu es, ça ne m'étonne pas que tu aies pensé que j'allais me faire prendre ». Hazel s'abstint de se défendre, les intérêts de l'ourse avaient sa priorité. Elle plaida, « l'ourse n'est pour rien dans cette histoire. Cousin-Passeur a reconnu les crimes, tu l'as entendu ». Jean-Code se moqua de sa naïveté, « crois-tu vraiment que l'ours n'a pas touché à la viande de ces corps? Qu'il ne les a pas dévorés? ». Il était furieux qu'Hazel insistât. Il la traîna par le bras jusqu'au poste, « viens observer un peu, je vais te montrer comment un animal sauvage se comporte ». En raclant le sol, le pantalon de la gamine et sa peau se trouèrent aux genoux.

Les orbites boursouflées de Cousin-Passeur disaient les gnons, ses poignets zébrés la contention. Jean-Code le désentrava du radiateur et vociféra à l'adresse de sa fille, « je vais le mettre avec l'ours et on verra bien lequel des deux est d'humeur assassine ». Cousin-Passeur en menottes brailla, « injustice, je n'ai que des dents, il a des crocs! ». Jean-Code, « tu te crois dentiste? ». Hazel, « calmez-vous, elle va s'affoler! ». Cousin-Passeur en se débattant, « parce qu'en plus c'est une femelle! ». Jean-Code tira en l'air, « la ferme maintenant! ». Flingué, le faux plafond s'étoila. Jean-Code fit un pas de côté pour épargner son uniforme. La

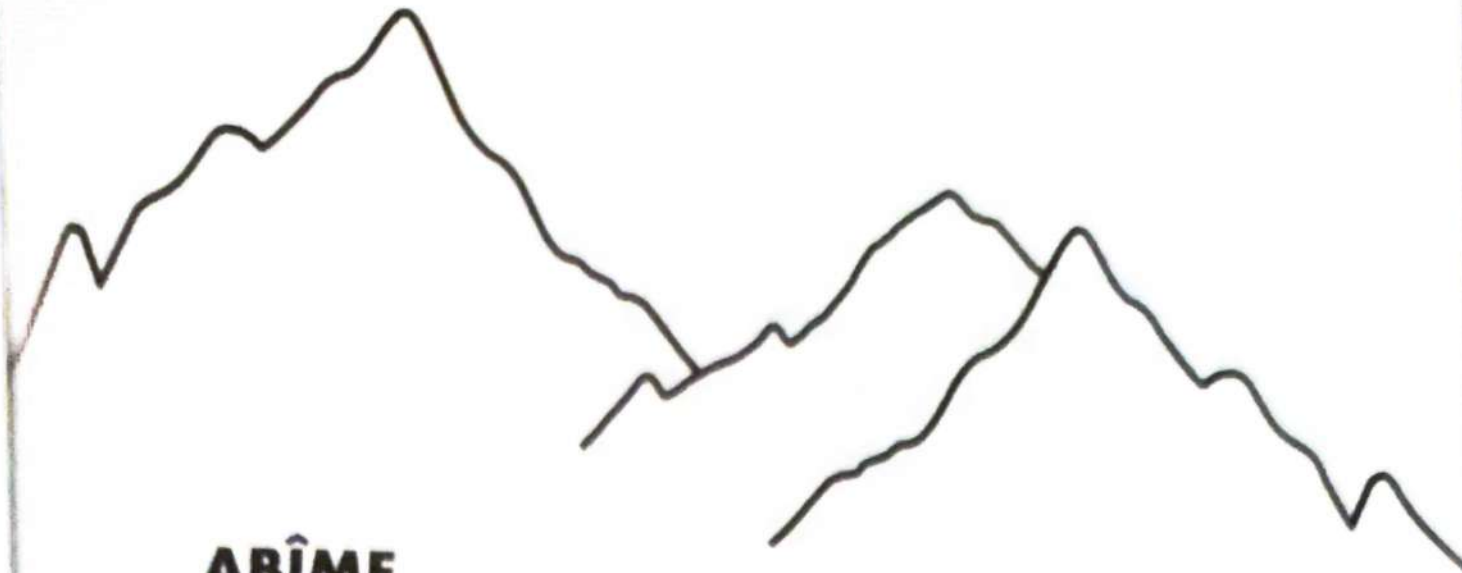
plaque fendue par l'impact tomba en miettes. Les flocons de plâtre, dignes d'une boule à neige qu' *Ici* n'avait jamais vendue faute de touristes, suspendirent le moment. Si ce n'était le sifflement du coup de feu qui persistait dans toutes les oreilles, une impression de calme s'installa. Chacun était figé dans ses arguments et pétrifié de devoir se ranger à ceux des autres. L'horloge rompit la trêve. Elle sonna l'heure pleine et la résignation. Jean-Code ouvrit la cellule et y jeta Cousin-Passeur. Le détenu se mit en boule comme un cloporte. Il espérait au mieux tromper l'ourse, au pire différer sa dévoration. Au loin, les porcs dérangés dans leur sursis firent entendre une mélodie funèbre, les basses-cours un fado.

L'ourse réveillée par l'agitation aborda le Cousin, le sentit, le sonda. Elle n'en voulut pas. Elle flairait tout près une odeur plus avenante que cette chair qui suait l'acide. Le parfum des mains généreuses en miel et pain – promesse délectable – l'incitait à la patience. Elle se remit à sa sieste. Père et fille s'assirent devant le guichet de la porte verrouillée, chacun avec son inquiétude. L'inertie de l'ourse rendait le gendarme nerveux. Il se vengea sur ses ongles. Il dressait son index à vif devant Hazel pour la faire taire à chaque fois qu'elle reprenait sa litanie, « Père, ne crois pas que je me vante, mais tu vois bien que j'ai raison, l'ourse doit sortir ».

Les heures passèrent sans que rien d'autre vraiment ne se passât. Cousin-Passeur avait des crampes à force d'être recroquevillé. Pariant sur l'innocuité de l'ourse faute d'attaque jusque-là, il se leva finalement pour se dégourdir et entreprit de faire les cent pas dans la cellule, quand bien même il eût été incapable de compter si loin. L'ourse, hermétique aux enjeux extérieurs qui se tramaient, continuait de somnoler. Elle rêvait de grands espaces, de baies chatoyantes, de nids de larves dodues. Elle s'imaginait gratter son dos contre un tronc dégoulinant de sève. Dans son sommeil, elle se frotta contre le sol. Un nuage de poils marengo se souleva. Cousin-Passeur, en plus de sa faiblesse pour l'argent, avait une faiblesse immunitaire. Il aurait rêvé de manteaux de zibeline ou d'hermine s'il n'avait été allergique aux fourrures. Il eut d'abord des essoufflements, puis une quinte de toux qu'il parvint mal à contenir. La discrétion n'était pas son genre. En mâle exubérant, il produisit une salve tonnante d'éternuements qui envahit la cellule. L'ourse en fut réveillée. Dans l'élan de son sursaut, elle calotta la tête qui avait émis ce vacarme. Le coup de patte – simultanément scalp et sourdine – tua Cousin-Passeur sur le coup. L'ourse le dévisagea et fit ce que tout carnivore eut fait. Jean-Code et Hazel n'eurent pas le temps d'intervenir. Le gendarme pinça le bras de sa fille, « si tu m'avais

cru ! », le pinça une nouvelle fois, « désastreux tout ce sang, je suis bon pour briquer le béton », et encore, « perdre un suspect, c'est digne d'un bénévole », « quelle misère à rédiger le constat pour bavure, l'Adjudant va piquer une de ces rognés ! ». Hazel tendit sa main libre jusqu'au sol pour saisir une poignée de poussière de plafond. Elle la jeta au visage de son père, « évitons-nous plus de peine, je vais vivre avec ceux de là-haut ». Aveuglé un court instant, Jean-Code lâcha sa tenaille, Hazel déguerpit. Aux pas pressés qui allaient loin de lui, il hurla comme pour les priver de leur initiative, « j'ai toujours voulu t'abandonner, pisseuse incorrigible ». Hazel ne craignait pas que son père la poursuivît. Les pellicules qui constellaient l'uniforme – fussent-elles de plâtre – n'étaient pas réglementaires. La première urgence de Jean-Code serait à l'époussetage de sa tenue. Sa fuite passant par les bureaux de la brigade, Hazel s'empara au passage d'un carton étiqueté, « pont des Truites, pièces à conviction ».

L'adolescente s'arrêta à l'appartement. Elle avait en tête le dénuement de la cabane. Elle ouvrit la cantine de son père. Quelques uniformes au fond, « très bien, ça calera les objets fragiles » : porcelaine, livres et dents de lait. Elle ajouta les ossements du pont des Truites. Une fois pleine,



ABÎME

Jean-Code n'avait entendu dans l'adieu d'Hazel que la mention des adolescents, seuls témoins en mesure de confirmer la culpabilité de Cousin-Passeur. Au nom de sa carrière et de sa réputation, le gendarme devait mettre la main dessus.

Pour rejoindre le mont des Ourses, il avait besoin des indications d'Ursula. Le ton impératif de sa demande déplut à la femme. Apostrophée, « la vioque », elle joua les sourdes. Jean-Code s'entêta. Il articulait exagérément, hurlait dans ses oreilles. Les régurgitations de sa haine allaient *crescendo*. Il s'égosillait. Les oies d'Ursula – sauvées de l'agroalimentaire – en eurent des réminiscences. Elles s'affolèrent. Elles se pressaient en tous sens, s'arrachaient les plumes, sabotaient leurs œufs en les becquetant. Le militaire dans sa furie ne s'en contenta pas. Il gerba de plus belle son acrimonie – des oies s'évanouirent –, s'inspirant de l'adjudant qui aurait ordonné dans son ignominie

Michelle : « maintenant, tout est bien, les choses d'ici, ça ira mieux, surtout les amusements quand les ours sont contents ». Cette réponse de l'oursine par le gendarme, Michelle déglutissait difficilement ses larmes. Pour prouver au loup qu'elle n'avait rien dit, elle commençait difficilement à répondre dans un soupir. « Je t'assure, gendarme, c'est vrai ». Au retour de la cabane, l'oursine prit son temps, lèvre et arcade sourcilière. Quand la fumée qui finissait de voler se colla aux branches, Michelle se releva pour abrégier la douleur, non sans se venger dans la fumée. « le mieux est de libérer l'ours et de la cabane, elle se conduira au mont ». À sa façon, elle envoyait Jean-Code balader. Sur les doigts de ses deux mains, l'oursine fit son calcul : trois étrangers en cabane valaient plus qu'un seul ours, la vieille n'était pas si folle.

De retour dans ses quartiers, le gendarme ouvrit la cellule. L'ourse ne se fit pas prier. Elle s'éloigna des Hommes, c'était son évidence. Jean-Code marcha dans ses pas à travers les champs de cornichons en lisière de la forêt. Par excès de zèle, il avait revêtu son treillis.

Aux prémices de son ambulation, l'ourse se retournait souvent vers lui. Cette plante mouvante et bavarde, « et après je serai décoré », l'intriguait un peu. Puis elle s'habitua à sa présence distante et se laissa bernier par son souci grossier d'imitation. Rigoureux dans son protocole de fila-

ture, Jean-Code agissait par symétrie. Il buvait quand elle buvait, mangeait quand elle mangeait, dormait quand elle dormait, sans chercher à la comprendre. Ils firent fausse route dès le départ d'*Ici*. La nouvelle configuration du bas du mont avait invité la curiosité de l'ourse vers des massifs voisins. Occupée à mener sa vie de bête dans sa temporalité singulière et muée par les attraits de la nature – pitance et refuge – , la plantigrade en avait oublié son mont éponyme. Jean-Code ne se rendit compte de rien. L'ourse était sa seule boussole. Il n'anticipait rien, ne la voyait pas venir, n'interrogeait pas le trajet interminable. Il ressassait, « c'est l'Adjudant qui va être impressionné ». À graver la marque des jours qui passent dans des troncs toujours nouveaux, il perdit le fil de ses comptes à rebours. Il insultait l'ourse pour divertir son impatience, « chienne, cochonne ». Il le faisait en silence, ne voulant ni griller sa couverture ni se faire manger, « qui a tué, tuera ». Ils marchaient souvent la nuit. Jean-Code n'y voyait pas grand-chose. Quand l'hiver arriva, l'ourse hiberna. Le gendarme aussi. Son transport dura une bonne dizaine de saisons.

Pendant ce temps, la vie sur le plateau du mont des Ourses s'était organisée. La cabane avait été agrandie – sobre et boisée – et servait de halte aux voyageurs de

passage, « Opprimé, Gibier, Randonneur-des-Ponts-de-Mai, enchantés ». En réponse, les jeunes hôtes entérinaient leur convalescence « appelez-nous Croque-au-Sel, Oignon-Perpétuel, Prêle-du-Monde et Néottie-Nid-d'Oiseau ». Avec leurs convives, ils échangeaient des recettes, des chants, des contes et des idées. L'histoire du monde à mille branches se tissait autour du feu. À la nuit tombée, Croque-au-Sel offrait son spectacle d'ombres sur un drap tendu. Les silhouettes rappelaient parfois des fléaux *Antilopes qui se disputent la dernière gousse d'acacia, Léoparde qu'on escamote, Panthère qu'on dresse, Lionne qu'on chasse, qu'on muselle, qu'on mutile*, parfois des projets *Otarie qui lisse ses vibrisses, Puce qui pérégrine, Poule qui fait des becs, Girafe qui pogote*.

Ursula se joignait souvent à la chaleureuse troupe. À son arrivée, elle serrait les quatre jeunes dans ses bras, partageait avec eux sa cueillette d'orties, de joubarbes ou de pensées sauvages, leur contait *La fontaine qui sauvait les cochons, La laie qui savait lire, Le ravin d'or*. Sa ponette continuait de porter les trop-pleins d'*Ici*. Au mont, pelisses et godillots valaient richesse pour les marcheurs en exil nantis de leur seule bravoure. Venus de si loin, ces ascensionnistes de frontières perchées étaient parfois pris de court par le froid. Rêve décevant parmi tant d'autres, la

neige attentait à leur survie. À la convergence des démarcations et des destins, là où le temps bascule, Croque-au-Sel et ses compagnons leur prêtaient assistance. Ursula – Grande Ourse parmi les Ourses – avait transmis ses secrets de maraude : tous les sentiers, toutes les coulées, tous les pierriers, tous les refuges, « ne passe pas par *Ici* ». Elle était fière de ses légataires généreux tombés de l'estafette et du radeau. Elle les aimait comme la progéniture qu'elle n'avait jamais voulu mettre au monde par peur de celui-ci.

Elle avait prévenu Croque-au-Sel que son père la cherchait. Ses protégés l'avaient rassurée, « nous sommes prêts ».

Jean-Code finit par avoir tout de l'ourse dans les apparences. Déformé d'avoir tant rôdé, mâché l'écorce crue, ressassé ses griefs. Fourrure de barbe et de cheveux, griffes qui dépassaient du cuir de ses chaussures et de ses gants, odeur alliagée, démarche mixte – debout, à quatre pattes, les mains en dedans –, gueule large et avancée.

Il atteignit le mont des Ourses un jour d'avril. Le temps était clair et frais. Les adolescents n'en étaient plus. Ils s'affairaient dans leur potager quand le comportement des bêtes alentour leur indiqua l'imminence d'un bouleversement. Une paire de géants arrivait. Croque-au-Sel identifia l'ourse de loin. Elle prépara du miel. L'autre silhouette

la déconcerta d'abord, la bête semblait hybride. Lorsque son père se redressa sur ses pieds rappelé à sa nature par l'habitation qui annonçait présence humaine, elle le reconnut. Il avait adopté comme un vieux réflexe sa raideur martiale. Malgré le temps passé, il n'avait pas oublié l'objet de sa mission. Croque-au-Sel battit le rappel, « opérette ».

L'ourse ne fit pas de manières, elle se régala du butin doré et passa son chemin. Croque-au-Sel, Oignon-Perpétuel, Prêle-du-Monde et Néottie-Nid-d'Oiseau avaient revêtu les uniformes restés toutes ces années au fond de la cantine, « garde à vous ! ». Jean-Code s'exécuta.

Les pseudo militaires déclamèrent à l'unisson :

« – Chef Jean-Code, seul un caractère d'exception a pu vous conduire jusqu'à notre unité secrète de maintien de l'ordre. À ce titre et pour l'ensemble de votre carrière, nous vous recommandons comme futur récipiendaire de la *Croix de guerre*. Soyez assuré de la reconnaissance de vos supérieurs, ils sont légion. Nous vous relevons officiellement de votre mission. Partez sans revenir, secret défense.

– À vos ordres !

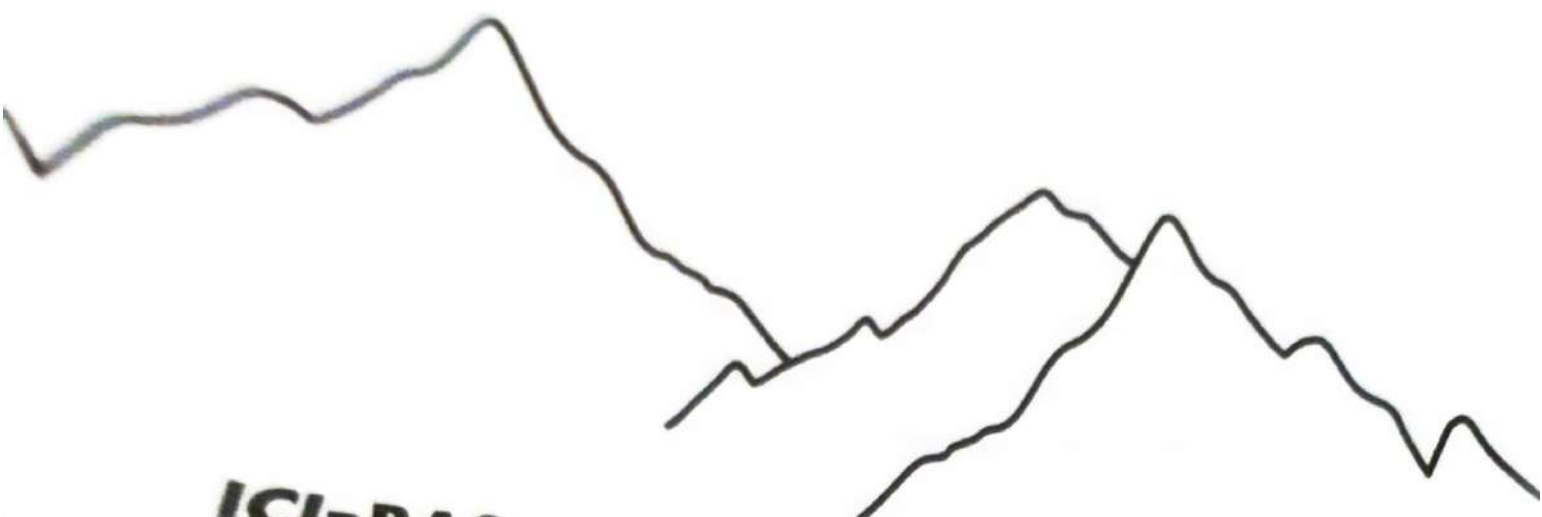
– Mon vieux, avant de reprendre la route, vous voulez boire quelque chose ? »

Comblé d'être porté aux nues – sans se douter qu'il ne le devait qu'à l'altitude – , Jean-Code sirota son nectar

d'arrogance et d'edelweiss. Le buste fier, les yeux perdus dans le panorama, il avait une allure de potentat, « je surplombe ». Comme bien des hommes au sommet d'un massif, il croyait voir dans la terre déclive et la vallée miniature se matérialiser sa suprématie. Si les rapaces avaient été de nature à se moquer, sans doute à ce propos l'auraient-ils fait. Croque-au-Sel s'approcha de son père. Sans lâcher sa contemplation réflexive, les dents serrées, il articula, « j'avais une fille. Elle me serinait "la mer, la mer". D'où je me trouve, je l'aperçois ».

Au-delà des autres monts, au-delà des frontières, au-delà de tout, la mer traçait une ligne indigo entre sa surface et le ciel. Hantés par leur rafiote, les enfants venus d'ailleurs en avaient toujours détourné le regard. Croque-au-Sel, blasée des bleus de l'arme – charte gendarmesque et ecchymoses –, ne l'avait pas remarquée. La strie de l'horizon se brouilla en même temps que sa vue. Dans son trouble, elle observa Jean-Code en biais, prête à ôter son képi, « je te pardonnerai si tu me le demandes ». Mais la respiration de son père s'accéléra soudain. Il hurla au ravin béant devant lui, « tant pis pour elle ! ». L'écho répéta à perte d'oreilles. Jean-Code se sentit interrompu. Pour couvrir la voix fantôme, il s'acharna, « j'aurais pu l'aimer si elle m'avait obéi. Je n'ai rien pu en faire. Une gosse bête, rebelle et

blatte, j'en suis bien débarrassé ». Croque-au-Sel, réveillée de ses espérances candides par ce bafouement, retrouva la raison. Les postillons de bile de son père souillaient la magnificence des lieux, offensaient leur sagesse, ses crachats empestaient le liège dont il s'était gavé lors son expédition. Avarié par ses agissements, il était bouchonné, moelle et salive. « Hazel, ma noisette, ma couleur, mon fruit, défends-toi de l'amertume », la recommandation de la mère de la petite rapportée par ses nounous révélait enfin son discernement. Les moyens de sa mise en œuvre restaient toutefois à l'appréciation d'Hazel. Elle ne sut que faire. Bien que tentée de pousser son père dans le gouffre, « disparais! », elle ne pouvait se résoudre au contact de sa peau. En carnivore, Fauve n'avait pas cette réticence. Il saisit entre ses crocs l'individu perçu comme un danger tangible pour son amie. Il secoua Jean-Code avec acharnement pour l'étourdir avant de le ronger. Le goût de la chair humaine lui signala sa méprise, Fauve rouvrit sa gueule magistrale disant la grandeur d'âme qui l'animait : il lâcha l'homme, qui n'était pas bon. Abandonné en plein élan par le mouvement frénétique destiné à l'abrutir pour de bon, le corps du gendarme prit son essor. Dans sa trajectoire aérienne, des bondrées lui administrèrent les coups de bec dont il était passible.



ICI-BAS

Jean-Code atterrit devant la gendarmerie, sur l'estafette. Le choc de son corps sur la carrosserie paniqua l'adjudant, « des terroristes ! » puis, « ben mon vieux, ça fait un bout de temps, on vous a donné pour mort dans tout le village » puis, « ne vous inquiétez pas pour le passé, j'ai brûlé les archives ». Un peu sonné, Jean-Code s'agenouilla devant lui. La hiérarchie lui avait manqué. L'adjudant lui pinça les babines, « va falloir me raser tout ça ».

Le retour du gendarme, qui plus était par les airs, fut le sujet de toutes les conversations pendant des semaines. Les Cousins, qui avaient le goût de l'amalgame, l'appelèrent dès lors « migrateur ». Mais revenu d'on-ne-savait-pas-vraiment-où, Jean-Code suscitait plus que jamais la méfiance. Plus aucun villageois ne lui adressa la parole ni ne s'approcha de lui. Confronté à la distance et au silence unanime des Cousins, le militaire crut en leur déférence et leur soumission. Il se sentit flatté et supérieur, sa fille ne

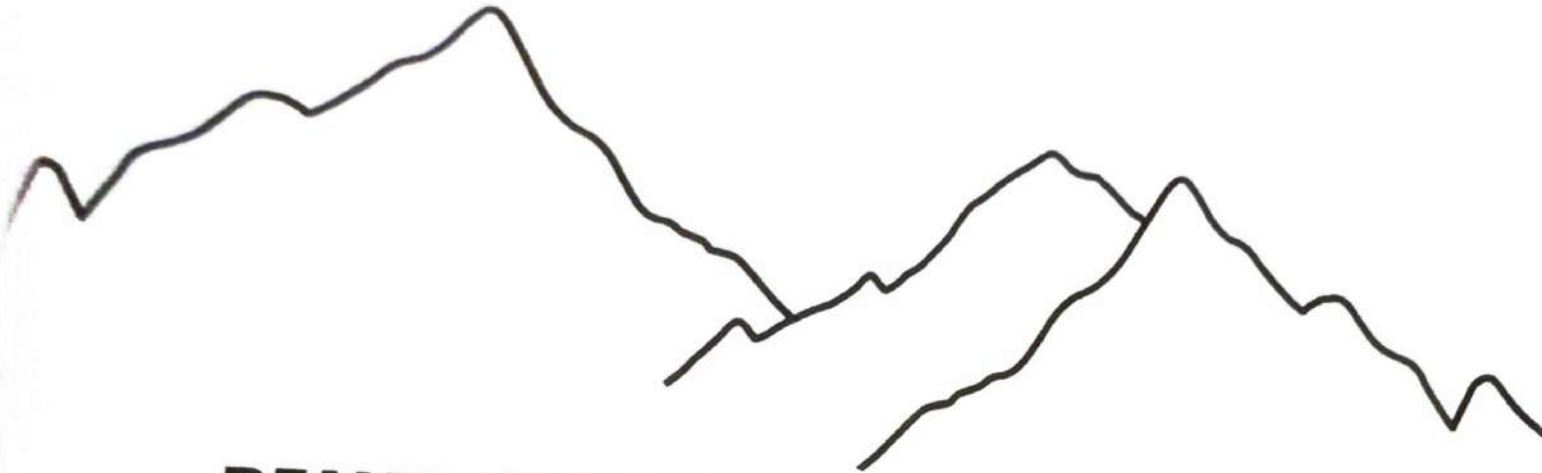
lui servait plus à rien. Il l'oublia. Devenir une légende à Ici et faire une bonne fois pour toutes la nique à la gendarmerie mobile – « moi, je vole » – remplaça une promotion qui ne vint jamais. L'adjudant promit d'écrire à la hiérarchie pour demander des comptes, « demain, je m'y mets ».

Au pont des Truites, les chouettes virent quatre ombres et un chien édifier un mausolée. Au petit matin suivant, Cousin-Berger découvrit le monument et s'affola dans tout Ici, « cette tour de pierres, c'est de la magie noire ». Cousin-Curé en perdit sa tartine dans son Bloody Mary. La géologie était l'un de ses dadas, « la vie éternelle, je m'y prépare ». Il slaloma en pétrolette jusqu'au pont puis diagnostiqua dans un rot, « géoflatulence, litière satanique ou coprolithe du démon ». Cousin-Berger – « ras le méchoui du paranormal ! » – se mit à la retraite dans la foulée, « j'ai pas peur, je vieillis ». Il avait 29 ans. Il ouvrit ses parcs de contention, « au loup, rien à foutre ! », abandonnant ses bêtes à la laine marquée par les barreaux. D'une fleur à une autre, elles trouvèrent pour la plupart leur chemin jusqu'au mont des Ourses, certaines devinrent le festin de crocs.

Cousin-Maire se fiant à la troisième devise du village – « Je vois ça d'Ici » – fit la prédiction d'autres désagréments sur le site maudit. Il annonça aux Cousins avoir réfléchi

à « la solution haddock concernant le pont des Truites ». Ses concitoyens éclatèrent de rire. Ursula tenta d'expliquer « *ad hoc*, pas haddock, c'est du latin ». Ce malentendu n'eut pas d'incidence. Cousin-Maire se passait d'approbation. Se donnant carte blanche, il reconsidéra en son âme et conscience le périmètre de sa commune. La zone du pont des Truites en fut exclue, « quand ça pue, on ampute ». Les géographes ne le surent jamais.

Ici se referma sur ses certitudes. Le crime d'*Ici* se solda par un non-lieu.



REMERCIEMENTS

En littérature comme dans la vie, merci à ma petite famille.

Je remercie infiniment mon éditrice Valérie Millet, ainsi que Cécile BB – elle m'a fait découvrir la maison qui est aujourd'hui la mienne.

Merci à Charlotte Bonnefon, à Christine Marcandier, à Marine DH et à toutes mes complices.

Merci à la famille B. pour sa guidance unique.



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LAURINE ROUX

l'autre moitié du monde

Espagne, années 1930. Des paysans s'éreintent dans les rizières du delta de l'Èbre pour le compte de l'impitoyable Marquise. Parmi eux grandit Toya, gamine ensauvagée qui connaît les parages comme sa poche. Mais le pays gronde, partout la lutte pour l'émancipation sociale fait rage. Jusqu'à gagner ce bout de terre que la Guerre civile s'apprête à faire basculer.

De son écriture habitée par la sensualité de la nature, Laurine Roux nous conte, dans L'Autre Moitié du monde, l'épopée d'une adolescente, d'un pays, d'une époque où l'espoir fou croise les désenchantements les plus féroces. Une histoire d'amour, de haine et de mort.

Un troisième roman, qui succède au Sanctuaire, parfaitement réussi dans sa singularité, loin de l'air du temps, tout en délicatesse, à vif. Retenez le nom de son auteur : Laurine Roux.

THIERRY CLERMONT, LE FIGARO

À travers L'Autre Moitié du monde, son troisième roman, Laurine Roux dessine le magnifique portrait d'une jeune fille cruellement bousculée par la vie et qui devient une femme libre, malgré tout. Sensuelle, la langue de l'autrice ancre chacun des êtres dans leur vie physique et dans la nature qui les environne : les corps, comme la terre et l'eau du delta, sont présents à chaque page. Une plume aussi habile pour saisir les frémissements intimes que les soubresauts des luttes sociales.

STÉPHANIE DUPAYS, LE MONDE

Donner la vedette à de modestes individus pour incarner une épopée collective et historique : Laurine Roux s'y emploie avec brio dans ce troisième roman à la fois solaire et sanglant, qui met en lumière les prémices de la Guerre civile espagnole. Après Une immense sensation de calme, puis le très réussi Sanctuaire, elle confirme son talent de conteuse. De sa plume pétrie de sensualité et de poésie, elle signe là un roman à deux temps, qui dit la solidarité des plus miséreux, l'espoir chevillé au corps.

DELPHINE PERAS, L'EXPRESS





Achevé d'imprimer en novembre 2024,
sur les presses de Corlet imprimeur,
14110 Condé-en-Normandie.

Imprim'Vert®

Numéro d'imprimeur: 24110541

Cet ouvrage est imprimé, pour la couverture,
sur du Wibaln Flexcover white 265 g certifié FSC
et, pour l'intérieur, sur du Munken Print White 90 g
certifié PEFC.



Hazel, adolescente solitaire, vit une existence nomade au gré des affectations de son père, un gendarme strict et autoritaire. Ils sont à peine arrivés à *Ici* – village aussi enclavé dans sa géographie que dans ses mœurs – qu'un meurtre est commis. Face à la pauvreté d'esprit et au masculinisme exacerbé des habitants, Hazel décide de mener sa propre enquête au cœur des montagnes.

Mont des Ourses est le récit de l'émancipation d'une jeune femme, à l'écoute de son instinct et de la nature. Un conte écoféministe singulier, qui tourne en dérision un patriarcat usé et prône l'affranchissement par l'imaginaire et l'humour.

Née en 1976, Émilie Devèze a suivi des études de lettres et de philosophie. Mont des Ourses est son premier roman.



ISBN : 978-2-37385-315-5 14 euros

